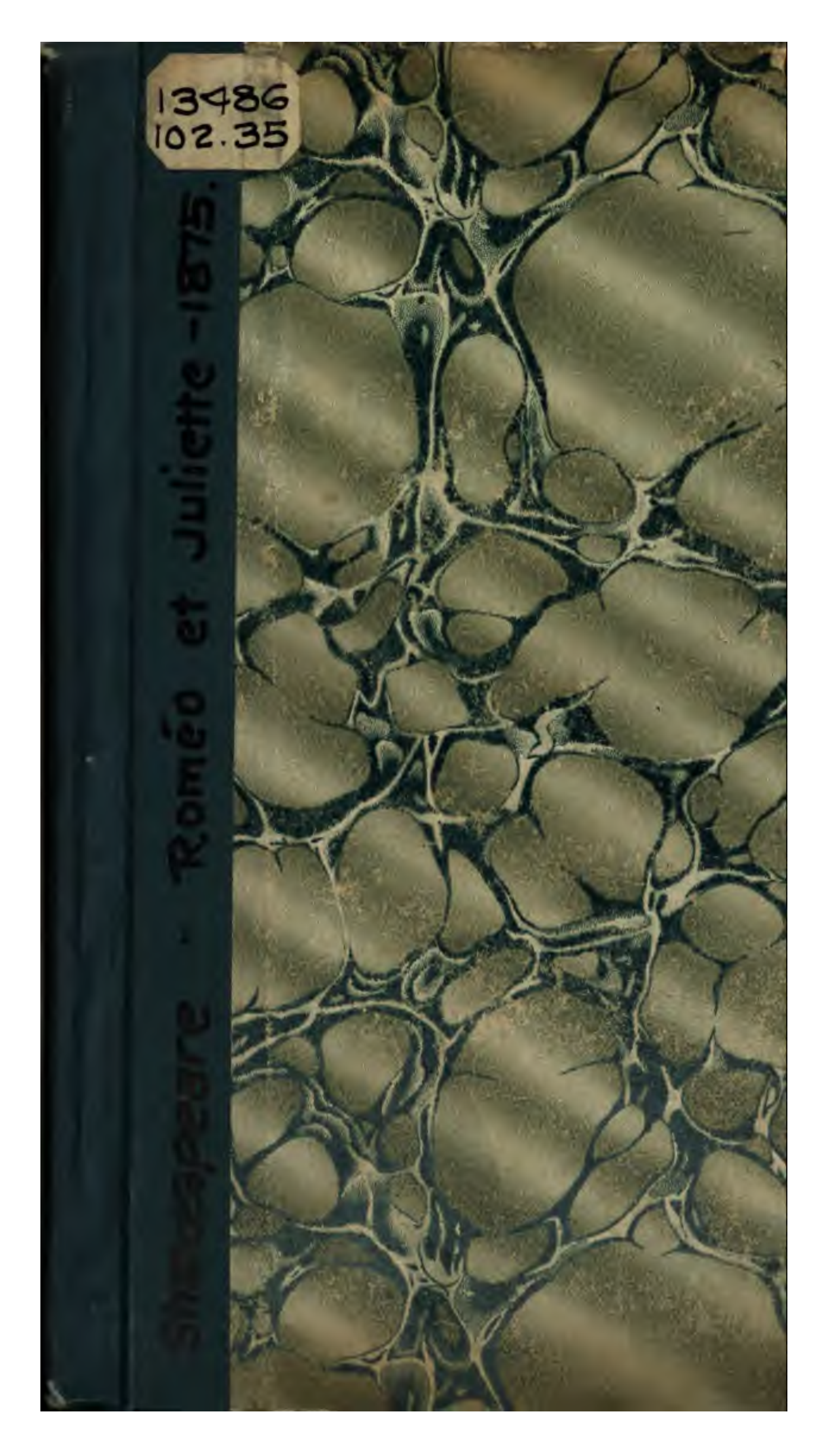
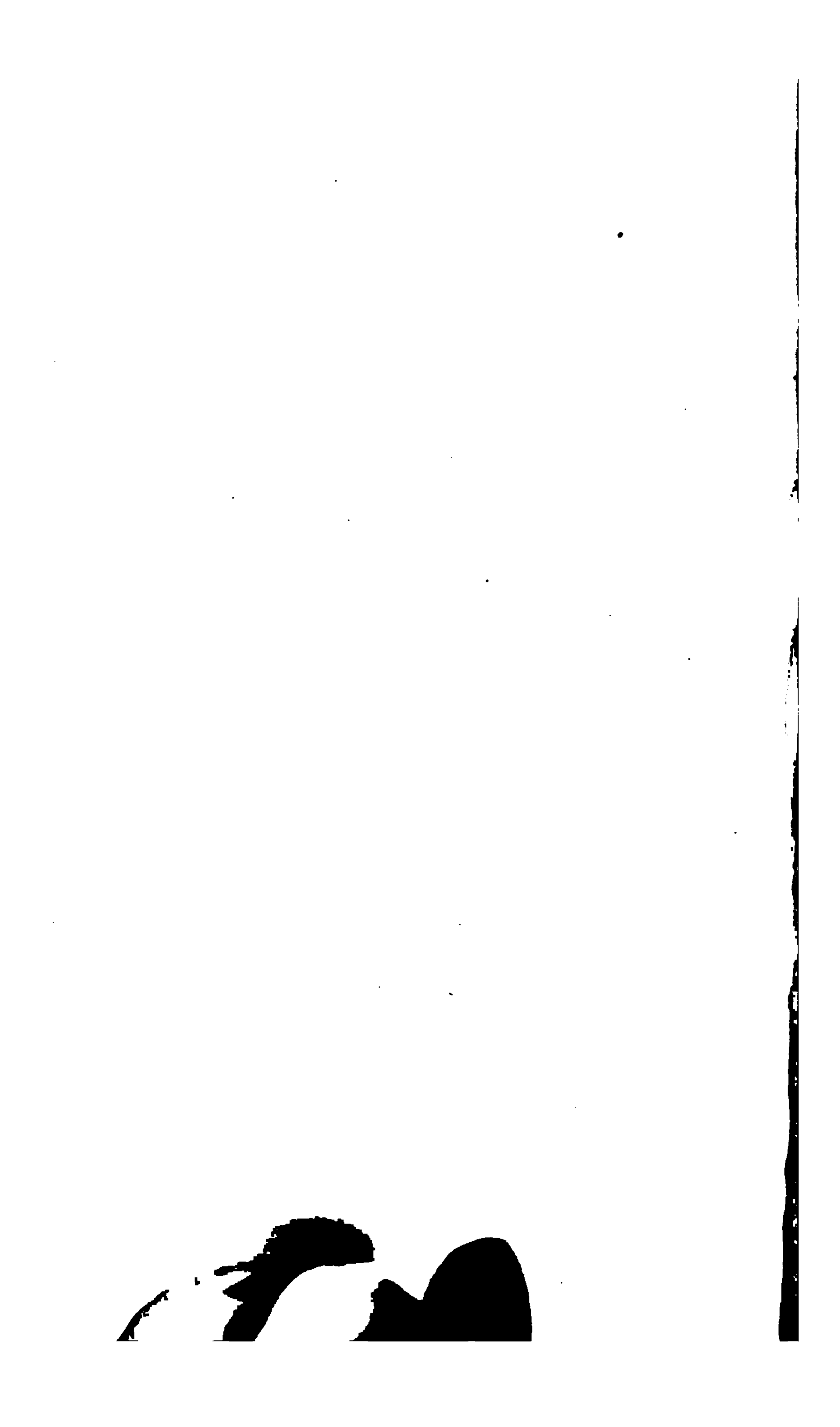

13486
102.35
Roméo et Juliette -1875.





RÉPERTOIRE D'ERNESTO ROSSI

ROMÉO
ET
JULIETTE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

WILLIAM SHAKSPEARE

TRADUCTION FRANÇAISE
CONFORME A LA REPRÉSENTATION

UN FRANC



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1876

ROMÉO ET JULIETTE

TRAGÉDIE

COMPOSITIONS DRAMATIQUES

REPRÉSENTÉES PAR

LA COMPAGNIE DRAMATIQUE ITALIENNE

LE ROI LEAR, tragédie de Shakspeare, traduite en italien . . . . 2 fr.
LE CID, tragédie de Corneille, traduite en italien. 2 —
HAMLET, tragédie de Shakspeare, traduite en italien. . . . . 2 —
MACBETH, tragédie de Shakspeare, traduite en italien. . . . . 2 —
OTHELLO, tragédie de Shakspeare, traduite en vers italiens. . . . . 2 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

RÉPERTOIRE DE M. ERNESTO ROSSI

ROMÉO

ET

JULIETTE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

DE

WILLIAM SHAKSPEARE

TRADUCTION FRANÇAISE

CONFORME A LA REPRÉSENTATION

UN FRANC



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

PERSONNAGES

LE PRINCE de Vérone.
PARIS, jeune seigneur, cousin du prince.
MONTAIGU, } déjà vieux, chefs de deux familles ennemies.
CAPULET, }
ROMÉO, fils de Montaigu.
MERCUTIO, cousin du prince, et ami de Roméo.
BENVOLIO, parent de Montaigu, et ami de Roméo.
TYBALT, parent de Capulet.
FRÈRE LAURENCE, religieux.
BALTAZAR, domestique de Roméo.
SAMSON et GRÉGORIO, domestiques de Capulet.
ABRAHAM, domestique de Montaigu.
UN PAGE de Paris.
UN APOTHICAIRE.
LA SIGNORA MONTAIGU.
LA SIGNORA CAPULET.
JULIETTE, fille de Capulet, amante de Roméo.
NOURRICE de Juliette.
CITOYENS DE VÉRONE, MUSICIENS, MASQUES, etc.

Aux trois premiers actes la scène se passe à Vérone. Au cinquième, a Mantoue et à Vérone.

ROMÉO ET JULIETTE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

SAMSON et GREGORIO, armés d'épées.

SAMSON.

Par ma foi, Gregorio, nous ne laverons plus les plats ni les écuelles.

GREGORIO.

Non, car alors nous serions des marmitons.

SAMSON.

Je veux dire que s'il nous plaisait de nous mettre en colère, nous risquerions la corde.

GREGORIO.

Samson, tant que tu vivras, prends bien soin de tenir ton cou loin de la corde.

SAMSON.

Quand la colère me prend, je frappe en aveugle.

GREGORIO.

Mais tu n'as pas la colère si facile, et tes coups ne sont pas aveugles.

SAMSON.

Un chien de Montaigu me met en rage.

GREGORIO.

Moi aussi, mais pourquoi?

SAMSON.

Oui, pourquoi?

GREGORIO.

C'est facile à expliquer. Nous sommes serviteurs des Capulet. Une querelle s'élève entre nos maîtres, nous,

qui sommes de leur maison, nous devons faire ce qu'ils font eux-mêmes.

SAMSON.

C'est juste; ils ne pourront pas dire alors que nous volons leur argent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ABRAHAM.

SAMSON.

Voilà mon épée tirée : querelle, je vais t'animer.

GRÉGORIO.

Bon! tu vas tourner le dos et fuir.

SAMSON.

Mettons la loi de notre côté : laissons-les attaquer les premiers.

GREGORIO.

Pour moi, en passant à côté d'eux, je les regarderai de travers. Ils le prendront mal, s'ils veulent.

SAMSON.

Dis plutôt, s'ils l'osent. Moi, je mordrai mon pouce en les fixant; et s'ils le passent sous silence, ce sera un affront pour eux.

ABRAHAM.

L'ami, mords-tu ton pouce pour nous narguer?

SAMSON.

Moi, je mords mon pouce.

ABRAHAM.

Est-ce pour nous insulter, dis?

SAMSON, bas à Grégorio.

Aurons-nous la loi de notre côté, si je réponds oui?

GRÉGORIO.

Non pas.

SAMSON, à Abraham.

Non, ce n'est pas précisément pour vous insulter que je mords mon pouce; mais..... mais je mords mon pouce, moi.

GREGORIO, à Abraham.

Cherchez-vous querelle?

ABRAHAM.

Querelle ? Non.

SAMSON.

Si vous cherchez querelle, je suis à vos ordres : je sers un aussi bon maître que vous.

ABRAHAM.

Pas un meilleur !

SAMSON.

Soit, monsieur.

GREGORIO, bas, à Samson.

Dis meilleur..... J'aperçois un des parents de mon maître. (Benvolio arrive.)

SAMSON, à Abraham.

Oui, un meilleur maître.

ABRAHAM.

Tu mens.

SAMSON.

Je mens..... Voilà la colère qui me monte. L'épée à la main, si vous avez du cœur. (A Gregorio.) Souviens-toi de ta botte secrète. (Ils se battent.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BENVOLIO, puis TYBALT.

BENVOLIO, accourant.

Voulez-vous vous séparer, insensés ? Remettez vos épées : vous ne savez ce que vous faites.

SAMSON.

Mais je veux.....

BALTAZAR.

Il nous a insultés.

BENVOLIO.

Malheureux !...

TYBALT, arrivant.

Quoi, l'épée à la main, parmi ces hommes sans honneur ? Tourne-toi, Benvolio, et vois ta mort.

BENVOLIO.

Je ne veux que mettre la paix ici. Remets ton épée, ou sers-t'en pour m'aider à séparer ces hommes.

TYBALT.

Quoi, l'épée nue ! et tu parles de paix ? Je hais ce

ROMÉO ET JULIETTE

TRAGÉDIE

jours, dès que le soleil, qui réjouit tous les êtres, commençait à ouvrir les rideaux du lit de l'aurore, aussitôt, fuyant ses rayons, mon triste fils rentre furtivement à la maison; et là s'emprisonne seul dans son appartement, ferme les fenêtres au jour naissant, et repoussant de toutes parts la lumière, il se forme autour de lui une seconde nuit. Cette humeur deviendra noire et funeste, si un bon conseil n'en tarit la source.

BENVOLIO.

Mon noble oncle, en connaissez-vous la cause?

MONTAIGU.

Non.

BENVOLIO.

Avez-vous employé quelques moyens pour le faire parler?

MONTAIGU.

Je l'ai importuné des instances de ma tendresse, je l'ai fait solliciter par nombre de mes amis. Mais il est le seul confident de ses sentiments comme le bouton de rose. S'il nous était possible de pénétrer la cause de sa mélancolie, nous porterions remède à son mal aussitôt qu'il nous serait connu.

BENVOLIO.

Ah! je l'aperçois: voudriez-vous vous éloigner? Je veux sonder la cause de sa tristesse.

MONTAIGU.

Puisses-tu réussir à tirer de sa bouche l'aveu de la vérité! Je vais au palais pour obéir à l'ordre du prince. (Il se retire.)

SCÈNE V.

BENVOLIO et ROMÉO.

BENVOLIO.

Cher cousin, je te donne le salut du matin.

ROMÉO.

Quoi! le jour est-il si peu avancé?

BENVOLIO.

Neuf heures viennent de sonner.

ROMÉO.

Que les heures tristes paraissent longues! Était-ce mon père que j'ai vu s'éloigner si vite de ce lieu?

BENVOLIO.

C'était lui. — Quel est donc le chagrin qui allonge ainsi les heures de Roméo?

ROMÉO.

Le chagrin de ne pas posséder l'objet dont la possession ferait couler rapidement mes heures.

BENVOLIO.

Il s'agit d'amour.

ROMÉO.

D'un amour sans espoir.

BENVOLIO.

Hélas! Faut-il que l'amour, qui semble si doux, se montre à l'épreuve un tyran si cruel!

ROMÉO, distrait.

Où dînerons-nous aujourd'hui? — Quel est donc le tumulte dont a retenti cette place?... Mais, non, ne t'amuse pas à me le raconter : j'ai tout entendu. — Il y a ici bien des combats à livrer avec la haine : mais il y en a bien plus encore à soutenir avec l'amour! (En se frappant le sein.) O amour, que la haine empoisonne! O haine où se mêle la tendresse! — Amour! étrange sentiment, qui de rien crée tout! chimère féconde en tourments! passion vaine et sérieuse! chaos informe d'illusions brillantes et fortunées! affection indéfinissable, qui soulage et opprime l'âme, l'illumine et l'obscurcit; brûle et glace, tue et ranime le cœur! Voilà l'amour que je sens : cher Benvolio, n'es-tu pas tenté de rire de pitié?

BENVOLIO.

Non, cousin; je le serais plutôt de pleurer.

ROMÉO.

Bon cœur; pourquoi?

BENVOLIO.

De voir le chagrin dont ton cœur sensible est oppressé.

ROMÉO.

Mon âme est assez accablée de mes propres chagrins; ce tendre intérêt que tu me montres, en aug-

mente encore le poids, et ta douleur aggrave la mienne. — Amour ! ô, sentiment plein de raison et de folie ! poison amer qui tue; doux baume qui répare et conserve. — Adieu, cousin. (Il veut sortir.)

BENVOLIO.

Attends-moi, je veux t'accompagner : si tu me quittes ainsi, tu m'offenses.

ROMÉO.

Roméo n'est point ici : il existe quelque part ailleurs.

BENVOLIO.

Apprends-moi donc quelle est celle que tu aimes ?

ROMÉO.

Tu veux me faire pleurer en le disant.

BENVOLIO.

Pleurer ! non. Mais au risque de te causer de la douleur, je te le demande instamment. Qui ?

ROMÉO.

C'est demander à un malade de faire son testament, quand il sent déjà le froid de la mort. Cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO.

Merci, je m'en doutais.

ROMÉO.

Celle que j'aime est belle.

BENVOLIO.

Il est facile d'atteindre ce but splendide.

ROMÉO.

Tu te trompes, elle est invulnérable aux traits de l'amour. Son cœur est inaccessible aux tendres propos : ses yeux modestes évitent la rencontre dangereuse des regards. Ce n'est pas elle qui ouvrira son sein à l'or, qui corrompt les vertus les plus célestes.

BENVOLIO.

A-t-elle donc juré de rester vierge ?

ROMÉO.

Elle a abjuré l'amour : et son vœu cruel donne la mort à un infortuné qui ne vit que pour elle.

BENVOLIO.

Laisse-toi gouverner par mes conseils : oublie-la dans tes pensées.

ROMÉO.

Enseigne-moi donc à cesser de penser.

BENVOLIO.

En donnant une pleine liberté à tes yeux; en les promenant sur d'autres belles.

ROMÉO.

C'est le moyen de la faire paraître plus éclatante encore à mes yeux.

BENVOLIO.

Fais-en l'expérience.

ROMÉO.

Comment?

BENVOLIO.

Écoute. C'est une coutume antique chez les Capulet de donner une fête. Elle a lieu ce soir, et c'est le rendez-vous d'un monde de charmantes jeunes filles. Qui sait si la tienne ne sera pas là? Viens.

ROMÉO.

Dans la maison des Capulet, nos ennemis!

BENVOLIO.

Oh! nous irons masqués, et là, avec des yeux impartiaux, tu pourras comparer la tienne avec les autres.

ROMÉO.

Une femme plus belle que celle que j'aime. C'est impossible. Non, je n'irai pas avec toi.

BENVOLIO.

Voici Mercutio, notre ami; il va joindre ses instances aux miennes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MERCUTIO.

BENVOLIO.

Mercutio, viens à mon aide. Dis-moi, iras-tu à la fête des Capulet?

MERCUTIO.

Certes, avec empressement. Seulement, je couvrirai ma figure d'un masque. Je veux voir sans être vu. C'est la curiosité qui m'entraîne, jointe à un désir ardent de

contempler à l'aise les plus charmants visages de jeunes femmes.

BENVOLIO, bas à Roméo.

L'entends-tu ?

ROMÉO.

Très-bien, je suis de la partie. Mais quelle sera notre excuse, ou bien ferons-nous une entrée muette ?

BENVOLIO.

Le temps des longues harangues est passé. Nous n'aurons point de prologue à bégayer d'après le souffleur. Qu'ils nous mesurent des yeux, nous les mesurerons de même, et nous voilà partis à la grâce de Dieu.

ROMÉO.

Donnez-moi une torche : triste comme je suis, je porterai le flambeau.

MERCUTIO.

Vraiment, Roméo, il faudra bien que tu danses comme les autres.

ROMÉO.

Non, pas moi, sur ma parole. Vous autres, vous avez le pied léger : moi, j'ai une âme de plomb qui m'appesantit sur la terre, et me rend immobile.

MERCUTIO.

Tu es amant ; emprunte les ailes de l'amour pour t'élever au-dessus du vulgaire.

ROMÉO.

L'amour m'a trop cruellement blessé de son dard pour que je puisse voler avec ses ailes.

BENVOLIO.

Allons, nous brûlons ici nos flambeaux en vain : frappons et entrons.

ROMÉO.

Moi, je ne suis pas d'humeur d'entrer à ce bal.

MERCUTIO.

Peut-on t'en demander la raison ?

BENVOLIO.

Oui, pourquoi ?

ROMÉO.

J'ai fait un songe cette nuit.

MERCUTIO.

Et moi aussi.

ROMÉO.

Et qu'as-tu rêvé?

MERCUTIO.

Que les songes ne prédisent jamais rien, et qu'ils mentent toujours.

ROMÉO.

Alors ceux qui dorment ne rêvent jamais d'aucune réalité.

MERCUTIO.

Je vois que la reine Maté t'a visité.

ROMÉO.

Qu'est-ce que la reine Maté?

MERCUTIO.

C'est la fée des songes. Aussi mince que l'agate qui brille au doigt d'un sénateur, tirée par deux atomes, elle effleure la joue des mortels aux heures de leur sommeil. Son char est une coquille de noix creusée par l'industrieux écureuil, ou par le ver-coquin, qui, depuis un temps immémorial, fabrique les chars des fées. Les rayons de ses longues roues sont faits des pattes du faucheur des jardins; une aile de sauterelle forme l'impériale de sa voiture. Les rênes sont tissues de la plus fine toile d'araignée; les harnois, des rayons humides d'un clair de lune. Sur le siége un moucheron nocturne vêtu de gris conduit le char. A l'os d'un grillon pend son fouet, dont la mèche est une pellicule imperceptible. Dans cet équipage mignon, elle galope les nuits au travers du cerveau des amants, et ils rêvent d'amour: elle se promène sur les genoux des hommes de cour, et ils rêvent de révérences; sur les doigts des avocats, et ils rêvent d'épices; sur les lèvres des dames, et elles rêvent de baisers. Tantôt elle monte sur le nez d'un procureur, et aussitôt il flaire un procès; tantôt elle chatouille le nez d'un gros prébendaire endormi, et il voit un second bénéfice à solliciter. C'est elle qui...

ROMÉO.

Cesse, cesse, Mercutio, de prodiguer tes vaines paroles.

MERCUTIO.

Tu as raison, car je parle de songes, fruits d'un cerveau oisif.

BENVOLIO.

A merveille : mais le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

MERCUTIO.

Au diable les songes, et vive la réalité. Donc tu viens avec nous, Roméo ?

ROMÉO.

Puisque je l'ai promis;... mais c'est à contre-cœur.

BENVOLIO.

Venez d'abord chez moi vous masquer.

ROMÉO ET MERCUTIO.

Allons.

BENVOLIO.

Et je fais avec toi la gageure que ton premier amour est détrôné et qu'un autre plus puissant va le remplacer.

ROMÉO.

Je ne le crois pas. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Une salle de la maison de Capulet préparée pour le bal.

CAPULET, PARIS et LA SIGNORA CAPULET.

CAPULET.

Salut, cavaliers ! et vous, jeunes dames, dont les pieds ne sont pas affligés de cors, je vous tiens aujourd'hui : il n'y a pas à s'en dédire, il faudra s'évertuer. Laquelle de vous osera refuser de danser? Celle qui fera la dédaigneuse, je dirai quelle a des cors aux pieds. J'ai vu le temps où je portais un masque aussi, et où je pouvais conter fleurette à l'oreille des dames. Ce temps est passé; il est passé, passé. Allons, musiciens, commencez. Et Montaigu aussi est enchaîné comme moi par la même défense : nous sommes tous deux menacés de la même peine ; et il ne sera pas difficile, je pense, à deux vieillards de notre âge, d'entretenir la paix ensemble.

PARIS.

Vous êtes deux hommes d'honneur, tous deux éga-

lement estimables; et c'est une chose déplorable que vous ayez si longtemps vécu dans l'inimitié. Mais, parlez, seigneur, que répondez-vous à ma demande?

CAPULET.

Ce que je vous ai dit souvent. Ma fille est encore étrangère dans le monde : elle n'a pas vu quatorze printemps : laissons deux printemps de plus épanouir nos fleurs, avant de la croire en âge d'être épouse.

PARIS.

De plus jeunes filles qu'elle sont devenues des mères heureuses.

CAPULET.

Mais elles se flétrissent trop tôt, ces mères prématurées. — La terre a englouti toutes mes espérances, et ne m'a laissé que Juliette : elle est l'héritière fortunée de mes biens. Honnête Paris, faites-lui votre cour, gagnez son cœur, ma volonté dépend de son consentement : si elle le donne, le mien suivra son choix, et ma réponse confirmera la sienne.

SCÈNE VIII.

LA SIGNORA CAPULET, LA NOURRICE de Juliette.

LA SIGNORA CAPULET.

Nourrice, où est ma fille? Appelez-la : qu'elle vienne me parler.

LA NOURRICE.

Sur mon honneur, je lui ai dit de venir. (Élevant la voix.) Eh bien, mon agneau! ma mignonne! mon bijou!.... où est donc cette petite fille? Juliette?

JULIETTE.

Qui m'appelle?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Me voici, madame, que désirez-vous de moi?

LA SIGNORA CAPULET.

Nourrice, laissez-nous un moment, nous avons à parler en secret.... — Non, revenez, nourrice, je me suis ravisée : vous serez témoin de notre entretien. — Vous savez que ma fille est d'un âge raisonnable.

LA NOURRICE.

Ma foi, je puis vous dire son âge à une heure près.

LA SIGNORA CAPULET.

Elle n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE.

Je gagerais quatorze de mes dents (et à mon grand chagrin, il faut dire qu'il ne m'en reste plus que quatre) qu'elle n'a pas encore quatorze ans. Combien avons-nous d'ici au premier d'août?

LA SIGNORA CAPULET.

Quinze jours au plus.

LA NOURRICE.

Plus ou moins; à quelque jour de l'année que vienne le soir du premier d'août, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle, Dieu bénisse les âmes chrétiennes! étaient du même âge. Suzanne est avec Dieu, c'était une trop bonne fille pour moi. Mais, comme je disais, le soir du premier août, Juliette aura ses quatorze ans; elle les aura, sûr : je me le rappelle à merveille. Il y a à présent onze ans depuis le tremblement de terre, et elle était déjà sevrée. Jamais je ne l'oublierai : de tous les jours de l'année, c'est ce jour-là, je m'en souviens : car alors j'avais frotté d'absinthe le bout de mon sein; j'étais assise au soleil contre le mur du colombier; signor Capulet et vous, vous étiez à Mantoue. — Oh! j'ai bonne mémoire : et comme je vous disais, dès qu'elle eut goûté de l'absinthe dont j'avais frotté le bout de mon sein, et qu'elle l'eut trouvé amer, la petite follette prit de l'humeur, et se brouilla avec le téton; dans le moment voilà le colombier qui tremble, et moi aussi. Oh! il ne fut pas besoin, je vous jure, de me dire de m'enfuir : et de cette époque-là il y a onze ans aujourd'hui. Car alors elle pouvait déjà se tenir sur ses pieds et aller seule : oui, elle pouvait, en vérité, courir et rôder tout autour en se balançant sur ses petites jambes : et en effet, ce fut la veille même de ce jour-là qu'elle tomba, et elle se brisa le front; et alors mon mari, Dieu soit avec son âme, c'était un joyeux corps! il releva l'enfant. « Ah! oui, dit-il, tu te laisses « tomber sur la face, quand tu auras plus d'esprit tu « tomberas en arrière....... n'est-ce pas, Juliette? » Et

par Notre-Dame, la petite folichonne cessa aussitôt ses cris, et dit : « Oui. » Voyez, comme un mot dit par jeu et en riant, devient aujourd'hui une vérité. Oh, j'en réponds, je vivrais mille ans que je ne l'oublierais jamais : « N'est-ce pas, Juliette ? » dit mon mari : et la petite morveuse aussitôt s'apaisa, et dit : « Oui. »

LA SIGNORA CAPULET.

En voilà assez : je vous prie, cessez vos propos.

LA NOURRICE.

Allons, j'ai fini. Que Dieu vous marque du sceau de ses grâces. Vous étiez la plus jolie enfant que j'aie jamais nourrie : si je peux vivre assez pour vous voir mariée, je mourrai contente.

LA SIGNORA CAPULET.

Et le mariage est justement le sujet dont je suis venu causer avec elle. — Dites-moi, Juliette, ma fille, quelles sont vos dispositions pour le mariage ?

JULIETTE.

C'est un honneur auquel je n'ai jamais pensé.

LA NOURRICE.

Un honneur ! Si je n'avais pas été votre nourrice, je dirais que vous auriez sucé la sagesse avec le lait.

LA SIGNORA CAPULET.

Eh bien ! commencez d'aujourd'hui à songer au mariage : de plus jeunes filles que vous, qui sont ici dans Vérone, des dames très-considérées, sont déjà mères ; et moi, je m'en souviens bien, j'étais déjà votre mère à l'âge où vous voilà fille encore. Pour trancher le mot, le brave Paris vous recherche pour épouse.

LA NOURRICE.

C'est un cavalier, ma fille, oh ! c'est un cavalier tel que le monde entier..... — Oh ! c'est un homme fait au tour.

LA SIGNORA CAPULET.

C'est la plus belle fleur du printemps de Vérone.

LA NOURRICE.

Oh ! oui, la fleur : oui, la fine fleur.

LA SIGNORA CAPULET.

Qu'en dites-vous ? Vous sentez-vous du goût pour ce cavalier ? Ce soir vous le verrez à notre fête. Considérez bien tous les traits de son visage, et vous verrez que le

pinceau du plaisir et de la beauté les a formés. Répondez-moi en un mot; sentez-vous que vous puissiez l'aimer ?

JULIETTE.

Je le considérerai pour l'aimer, si la vue fait naître l'amour; mais je ne laisserai prendre à mon inclination que l'essor permis par votre consentement.

SCÈNE IX.

ROMÉO, masqué et déguisé en pèlerin, à Benvolio, lui montrant Juliette.

Oh! sa beauté efface l'éclat de tous ces lustres. Elle brille sur le front de la nuit, comme un diamant à l'oreille basanée d'un Africain. Quelle blancheur éblouissante! Elle éclipse toutes ses compagnes. Oh! elle est trop accomplie pour un mortel: non, la terre n'était pas digne de posséder ce trésor. Quand la danse aura cessé, j'observerai la place où elle ira se reposer, et en touchant sa main délicate, je ferai mon bonheur. Quoi, mon cœur a-t-il aimé jusqu'à ce moment? Non, je ne connaissais pas la beauté : voilà la première que je l'aie vue.

SCÈNE X.

BENVOLIO, MERCUTIO, puis ROMÉO et JULIETTE.

BENVOLIO.

L'as-tu vu ?

MERCUTIO.

La souris est prise au piége.

BENVOLIO.

Et il ne voulait pas venir ici.

MERCUTIO.

Un clou chasse l'autre. Un amour a chassé un autre amour.

BENVOLIO.

Le voici qui revient en caressant de sa main la main

de sa compagne. Retirons-nous, que notre présence ne les gêne pas (Ils se retirent.)

ROMÉO.

Si ma main profane ose toucher la main d'une immortelle, et que ce soit un crime, voici ma douce pénitence : mes lèvres vont l'expier par un tendre baiser.

JULIETTE.

Beau pèlerin, vous vous faites injure : c'est en baisant la main que les pèlerins saluent ; ils touchent la main des saints qu'ils vont visiter.

ROMÉO.

Mais les pèlerins ont aussi des lèvres.

JULIETTE.

Oui, mais elles sont consacrées à prier.

ROMÉO.

Oh bien, chère immortelle, souffrez que mes lèvres déposent leur prière. (Il lui baise encore la main.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Madame, votre mère veut vous dire un mot.

ROMÉO, à la nourrice.

Quelle est sa mère ?

LA NOURRICE.

Beau cavalier, sa mère est la maîtresse de ce logis, et c'est une bonne dame, sage et vertueuse. J'ai nourri sa fille, avec qui vous causiez ; je peux vous garantir que celui qui l'épousera pourra se vanter d'une bonne fortune.

BENVOLIO.

Allons, Roméo, partons, le bal tire à sa fin.

ROMÉO.

Oh ! je crains bien qu'avec lui ne finissent aussi ma paix et mon repos.

CAPULET.

Arrêtez, cavaliers, ne songez pas encore à nous quitter. Nous avons ici quelques rafraîchissements...—Vous

le voulez donc absolument? Allons, je vous rends grâce à tous; honnêtes cavaliers, bonne nuit. — Apportez plus de flambeaux. — Allons, allons donc chercher nos lits; ah! par ma foi, aux lumières, je vois qu'il se fait tard. Je vais aussi aller me reposer. (Ils sortent.)

JULIETTE.

Approchez, nourrice, dites-moi, quel est ce cavalier, là-bas?

LA NOURRICE.

C'est le fils de l'héritier du vieux Tiberio.

JULIETTE.

Quel est celui qui vient de sortir dans le moment?

LA NOURRICE.

C'est, je crois, le jeune Pétruccio.

JULIETTE.

Et celui qui le suit, et qui d'abord ne voulait pas danser?

LA NOURRICE.

Je ne le connais pas.

JULIETTE.

Allez, demandez son nom. — S'il est marié, je crains bien que mon tombeau soit mon lit nuptial.

LA NOURRICE, revenant.

Son nom est Roméo : c'est Montaigu, le fils unique de votre plus grand ennemi.

JULIETTE.

Mon amour est donc né au sein de la haine... Ah! je l'ai vu trop tôt, celui que je ne connaissais pas, et je l'ai connu trop tard! C'est pour moi une étrange destinée d'amour, qu'il me faille aimer un ennemi détesté.

LA NOURRICE.

Que disiez-vous là? que disiez-vous?

JULIETTE.

Je répétais un vers que je viens d'apprendre du cavalier avec lequel j'ai dansé. (Une voix dans l'intérieur appelle Juliette.)

LA NOURRICE.

Tout à l'heure, tout à l'heure! (A Juliette.) Venez, sortons, tous les étrangers sont partis.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin de Capulet. — La lune paraît dans le fond.

ROMÉO, puis JUILLETTE

ROMÉO.

Il se rit de l'amour, celui que ses traits n'ont jamais blessé. — Mais, arrêtons. Quelle est cette lumière que je vois là-bas briller à cette fenêtre? C'est le jour naissant, c'est le soleil, c'est Juliette! (Juliette paraît à la fenêtre.) Lève-toi, bel astre, plus brillant que celui qui m'éclaire. Oui, Diane pâlit de jalousie, en se voyant moins belle que toi, qui n'es qu'une jeune mortelle attachée à son culte. Renonce à son culte austère et dépouille ta robe de vestale ; sa couleur est odieuse et triste, et ne convient qu'aux insensées. Oui, c'est elle; je reconnais ma souveraine : oui, c'est ma bien-aimée. Oh! si elle pouvait savoir que c'est elle qui est l'objet de mon amour. (Il s'avance vers la fenêtre.) — Il me semble la voir parler; et cependant je n'entends nul son de sa voix. Qu'importe : ses yeux ont un langage... Je veux leur répondre. — Ah! je suis trop téméraire : ce n'est pas à moi qu'elle parle. Que ses yeux sont étincelants! Oui, si la voûte du ciel était enrichie de ces deux étoiles, les oiseaux, trompés par l'éclat de leurs feux, chanteraient dans la nuit, en croyant saluer l'aurore. — Je la vois : elle repose sa joue sur sa belle main. Oh! que ne suis-je le gant qui revêt cette main! Je toucherais sa joue de rose.

JULIETTE, soupirant et se croyant seule.

Hélas, malheureuse!

ROMÉO.

Elle vient de parler; ô bel ange! parle encore.

JULIETTE.

O Roméo! Roméo! — Pourquoi es-tu Roméo? —

Renonce à ton père et abjure ton nom, ou, si tu l'aimes mieux, jure seulement d'être mon amant, et je cesse d'être une Capulet.

ROMÉO, *à part.*

L'écouterai-je parler encore, ou répondrai-je à ces mots?

JULIETTE, *continuant.*

Il n'y a de toi que ton nom qui soit mon ennemi. En cessant d'être un Montaigu, tu n'en serais pas moins toi-même. Eh! que m'importe ce nom Montaigu? Ce que nous appelons rose, sous tout autre nom n'en serait pas moins rose, n'exhalerait pas un parfum moins doux. Ainsi, Roméo, en perdant ce nom, n'en conserverait pas moins toutes les perfections qui me le font aimer. Roméo, quitte ce nom qui ne fait pas partie de toi-même, et pour ce sacrifice, reçois-moi tout entière en échange.

ROMÉO, *à Juliette, en élevant la voix.*

Je te prends au mot : donne-moi le nom de ton amant, et j'abjure le mien. De ce moment je cesse pour jamais de m'appeler Roméo.

JULIETTE, *surprise et confuse.*

Qui es-tu, toi, qui, caché dans la nuit, viens surprendre mes secrets?

ROMÉO.

Je ne sais par quel nom te répondre, et te faire connaître qui je suis ; mon nom, cher ange, m'est odieux, puisqu'il est haï de toi.

JULIETTE.

Mon oreille n'a pas encore entendu cent paroles prononcées par cette voix, et cependant j'en reconnais les sons : n'es-tu pas Roméo, un Montaigu?

ROMÉO.

Je ne suis ni l'un ni l'autre, bel ange, si tous les deux te sont odieux.

JULIETTE.

Dis-moi comment tu es entré dans ce jardin ; ses murs sont élevés et presque inaccessibles. Quels sont tes projets, étant ce que tu es? Ce lieu sera celui de ta mort, si quelqu'un de mes parents vient à t'y surprendre.

ROMÉO.

C'est avec les ailes de l'amour que j'ai franchi la hauteur de ces murs. Il n'est point de remparts capables d'arrêter l'amour; et tout ce que l'amour peut tenter, l'amour l'ose : tes parents ne sont point un obstacle pour moi.

JULIETTE.

S'il te surprennent ici, ils te tueront à mes yeux.

ROMÉO.

Hélas! il y a bien plus de danger pour moi dans tes yeux, que dans vingt de leurs épées. Daigne adoucir ton regard, et je suis invulnérable à leur haine.

JULIETTE.

Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent en ce lieu.

ROMÉO.

Je suis couvert du manteau de la nuit; il me dérobe à leurs regards, et pourvu que tu m'aimes, peu m'importe qu'ils me surprennent. Je serai bien plus heureux de finir ici ma vie sous les coups de leur haine, que de la prolonger sans ton amour.

JULIETTE.

Encore une fois, qui t'a servi de guide pour t'introduire dans ce jardin?

ROMÉO.

L'amour. Il m'a prêté son génie, et je lui ai prêté mes yeux. — Je n'ai point appris l'art du pilote; mais fusses-tu au delà de ce vaste rivage, environnée de la plus vaste mer, je m'exposerais sur les flots, pour conquérir un si rare trésor.

JULIETTE.

Sans ce voile de ténèbres qui couvre mon visage, tu verrais le rouge de la pudeur enflammer mes joues au souvenir du secret que tu m'as entendu confier à la nuit. Je voudrais bien avoir été moins franche. Oui, je voudrais, je voudrais pouvoir nier l'aveu qui m'est échappé. — Mais loin de moi ces vains détours. M'aimes-tu? Je sais que tu vas répondre, *oui* : et je recevrai ton aveu avec joie.. Mais ne fais point de serments; ils ne t'empêcheraient pas de devenir perfide : les parjures des amants passent pour des jeux de l'amour. Cher

Roméo, si tu m'aimes, déclare-le avec bonne foi. — Peut-être trouves-tu que je me suis trop facilement rendue : eh bien, il m'est facile de prendre un front plus sévère, et de te répondre, *non*, si ces formes te plaisent davantage : mais autrement, je ne rétracterais pas mon aveu pour tout l'univers. — En vérité, beau Montaigu, je suis trop tendre, et tu pourrais craindre que ma conduite ne devînt légère. Mais fie-toi à moi, noble jeune homme; tu me trouveras plus fidèle que celles qui mettent plus d'art à paraître indifférentes. Oui, j'aurais dû être plus réservée, il faut que je l'avoue; mais l'aveu que tu as entendu par surprise, avant que je fusse sur mes gardes, n'en est pas moins l'expression échappée à mon sincère amour : ainsi pardonne-moi, c'est la nuit qui m'a trahie, qui t'a dévoilé mes sentiments : ne juge donc pas sur ma trop facile défaite, que mon amour deviendra léger.

ROMÉO.

Juliette, je prends à témoin cet astre sacré dont la lumière argente les cimes de ces arbres fruitiers.....

JULIETTE.

Ah! ne jure point par cet astre inconstant qui change tous les mois : je craindrais que ton amour ne devînt inconstant comme lui.

ROMÉO.

Et par quel serment?....

JULIETTE.

Ne fais point de serment, ou si tu veux en faire, jure par ton aimable personne, par toi, qui es le dieu que j'idolâtre, et je te croirai.

ROMÉO.

Si jamais l'amour de mon cœur sincère.....

JULIETTE.

Arrête : ne jure point encore. Ta présence me comble de joie, et cependant je ne sens point de joie à former ce contrat cette nuit : il est trop téméraire, trop inconsidéré, trop soudain : rapide comme l'éclair, il s'évanouirait peut-être comme lui. Mon doux Roméo, retire-toi : ce germe d'amour peut avec le temps éclore et mûrir pour notre première entrevue. Adieu, adieu. Que

ton cœur goûte un sommeil aussi doux, un aussi doux repos que celui qui est dans le mien.

ROMÉO.

Oh! me renverras-tu si peu satisfait?

JULIETTE.

Et quelle satisfaction veux-tu de plus?

ROMÉO.

L'échange de ton fidèle amour contre le mien.

JULIETTE.

Je t'ai donné mon cœur avant même que tu l'aies demandé; et je voudrais avoir encore à te le donner une seconde fois.

ROMÉO.

Est-ce que tu voudrais me le retirer? Et pourquoi le voudrais-tu, ma bien-aimée?

JULIETTE.

Seulement pour te prouver ma sincérité, pour te le redonner encore; mais je ne désire là qu'un bonheur dont je jouis déjà. Ma bienveillance pour toi est aussi vaste que la mer, mon amour est aussi inépuisable; plus je t'en donne, et plus il m'en reste : tous les deux sont infinis. J'entends du bruit dans la maison; cher amant, adieu! (La nourrice appelle Juliette en dedans de la maison.) Tout à l'heure, bonne nourrice. — Aimable Montaigu, sois fidèle. Demeure un moment encore, et je vais revenir.

ROMÉO.

O heureuse, heureuse nuit! Je tremble que tout ceci ne soit qu'un songe : il est trop plein de douceur pour être réel. (Juliette reparait à la fenêtre.)

JULIETTE.

Trois mots encore, cher Roméo, et puis, adieu, adieu. Si les vues de ton amour sont honorables, si le mariage est ton but, réponds-moi demain matin par l'exprès que j'aurai soin de t'envoyer; fais-moi savoir en quel lieu, en quel temps tu veux accomplir la cérémonie sainte, et j'irai mettre à tes pieds tous mes trésors, et je te suivrai, ô mon amant! par tout l'univers.

LA NOURRICE, derrière le théâtre.

Madame!

JULIETTE.

J'y vais tout à l'heure. — Mais si tes desseins ne sont pas honnêtes, je te conjure...

LA NOURRICE, derrière le théâtre.

Madame!

JULIETTE.

Dans l'instant j'y vais. — De cesser tes poursuites, et de me laisser à ma douleur : demain matin, j'enverrai.

ROMÉO.

Que ma vie et mon bonheur...

JULIETTE.

Mille fois adieu. (Elle disparaît.)

ROMÉO.

O mille fois malheureux d'être privé de ta présence! L'amour vole vers l'amour avec l'ardeur dont le jeune écolier fuit ses livres : l'amour, en se séparant de l'amour, éprouve la tristesse du jeune écolier que rentraîne à l'étude son maître odieux.

JULIETTE revient encore à la fenêtre.

St! Roméo! Roméo! (Elle l'appelle d'une voix étouffée.) L'esclavage a la voix éteinte et timide : il ne peut se faire entendre au loin. Je voudrais faire retentir les échos du nom de mon cher Roméo, jusqu'à perdre l'haleine et la voix.

ROMÉO.

C'est ma bien-aimée qui m'appelle par mon nom! Oh! que les accents d'une amante sont doux et clairs dans le silence de la nuit! De quelle musique délicieuse ils remplissent l'oreille!

JULIETTE.

Roméo!

ROMÉO.

Ma bien-aimée!

JULIETTE.

A quelle heure du matin enverrai-je vers toi?

ROMÉO.

Sur les neuf heures.

JULIETTE.

Je n'y manquerai pas : d'ici à ce moment il y a vingt années..... J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMÉO.

Laisse-moi demeurer ici jusqu'à ce que tu t'en ressouviennes.

JULIETTE.

Je l'oublierais toujours tant que je te verrais près de moi, et ne songerais qu'au plaisir que me fait ta présence.

ROMÉO.

Et moi je veux rester avec toi pour te le faire toujours oublier, et je veux oublier ici tout l'univers.

JULIETTE.

Le jour est prêt à percer. Je voudrais que tu fusses parti, mais pas plus loin de moi que l'oiseau prisonnier d'un folâtre enfant : il le laisse traînant sa chaîne voltiger à quelques pas de sa main, et soudain il secoue la tresse de soie et le force à revenir vers lui, tant son amour est ennemi de la liberté de l'oiseau qu'il aime !

ROMÉO.

Je voudrais être l'oiseau captif dans tes liens.

JULIETTE.

Et moi aussi je le voudrais, mon doux ami ! mais je t'étoufferais à force de caresses. — Adieu, adieu. Oh ! dans cet adieu il est tant de douceurs, que je dirais et redirais adieu, jusqu'à ce que le matin vînt nous surprendre. (Elle s'en va.)

ROMÉO.

Que le sommeil descende sur tes yeux, et la paix dans ton cœur ! Je voudrais être le sommeil et la paix, pour reposer comme eux sur tes yeux et sur ton cœur ! — Je veux dès ce moment aller trouver mon respectable religieux, implorer son assistance, ses conseils, et lui apprendre mon heureuse fortune. (Il sort.)

SCÈNE II.

Un monastère.

FRÈRE LAURENCE, avec une corbeille pleine de fleurs.

FRÈRE LAURENCE.

Le matin aux yeux gris sourit sous le front téné-

breux de la nuit; des traits de lumière commencent à blanchir les nuages de l'Orient : la nuit, traînant son manteau semé d'ombres et de rayons, fuit les pas du jour, et comme un homme dans l'ivresse, elle chancelle et se retire devant les roues enflammées du soleil. Avant que cet astre montre son œil étincelant qui réjouit la nature, avant que ses feux aient séché l'humide rosée, il faut que je remplisse cette corbeille de simples de toute espèce, de plantes envenimées et de fleurs d'un suc précieux. — La terre est la mère et le tombeau de la nature. Nous voyons éclore de son sein une foule de productions diverses, enfants nombreux de sa fécondité. O quelle puissance réside dans les plantes, les herbes et les pierres! Quelle variété dans leurs propriétés! Dans tout ce qui vit et croît sur la terre, il n'est rien de si vil qui n'offre quelque bien; il n'est rien de si bon, de si parfait, qui, détourné de son utile usage, ne dégénère de sa nature primitive, et ne se convertisse en mal. Quelquefois la vertu même se change en vice, lorsqu'elle est mal appliquée, et quelfois le vice s'anoblit par des actes de vertu. Dans le jeune calice de cette petite fleur le poison fait son séjour, et la médecine y trouve sa puissance : si on la flaire, elle réjouit les sens; si on la goûte, elle tue les sens et le cœur. Ainsi, dans le sein de l'homme, campent deux ennemis toujours en guerre; la grâce et la volonté rebelle; dès que la partie perverse domine et l'emporte, la mort dévore également le sein de l'homme ou de la plante.

SCÈNE III.

LE MÊME, ROMÉO.

ROMÉO, entre.

Je vous salue, mon vénérable père.

FRÈRE LAURENCE.

Loué soit le Tout-Puissant! Quelle voix me salue avec tant de douceur? — Mon fils, cette visite si matinale suppose une âme troublée. Quel soin vous a chassé si tôt de votre lit? L'inquiétude établit son

poste dans les yeux du vieillard, et où veille l'inquiétude, jamais ne vient le sommeil : mais dans la couche où s'étend et repose la jeunesse que n'ont point flétrie les ans, et dont le cerveau est libre et pur, c'est là que le sommeil doré règne et se plaît. Ainsi cet excès de diligence m'annonce que vous êtes réveillé par quelque trouble, ou si je me trompe, il faut donc que notre cher Roméo ne se soit pas couché cette nuit.

ROMÉO.

Cette dernière conjecture est la vraie. Mais mon repos n'en a été que plus doux.

FRÈRE LAURENCE.

Que Dieu vous pardonne votre faiblesse ! Étiez-vous avec Rosaline ?

ROMÉO.

Avec Rosaline ? Non, mon vénérable père : j'ai oublié ce nom, et c'est un nom fatal !

FRÈRE LAURENCE.

Vous dites la vérité, mon fils : mais où donc avez-vous été ?

ROMÉO.

Je n'attendrai pas, pour vous le dire, une seconde question. J'ai été au banquet de mon ennemi, et soudain un objet inconnu m'a blessé et a reçu la même blessure : notre remède à tous les deux réside dans le secours de votre ministère. Je n'ai point de haine dans le cœur, homme saint, vous le voyez ; ma prière implore également le salut de mon ennemi et le mien.

FRÈRE LAURENCE.

Expliquez-vous, mon fils ; ouvrez-moi votre cœur.

ROMÉO.

Apprenez donc en deux mots que la tendresse de mon cœur est fixée sur la fille du riche Capulet, sur la belle Juliette, et que son amour s'est arrêté sur moi, comme le mien s'est arrêté sur elle ; l'union intime de nos cœurs est déjà formée, et il ne reste plus qu'à nous unir par le saint mariage. En quel lieu et comment nous nous sommes rencontrés ; comment nous nous sommes déclaré nos sentiments ; comment nous avons fait l'échange de notre amour et de notre foi ; je vous le raconterai en détail : en ce moment la prière que je

vous fais, c'est de consentir à nous marier aujourd'hui.

FRÈRE LAURENCE.

Par saint François, quel étrange changement ! Rosaline, que vous aimiez si tendrement, est-elle donc si tôt abandonnée ? Oui, l'amour des jeunes gens n'est pas dans le cœur, il n'est que dans les yeux. O Dieu ! que de peines, que de pleurs perdus en vain pour un amour dont vous ne jouirez pas ! Que sont devenus les soupirs dont vous importuniez ma vieillesse ? Vos gémissements retentissent encore à mon oreille ; les traces de vos larmes ne sont pas encore effacées ; je les vois encore sur vos joues. Je vous ai vu ne respirer que pour Rosaline, ne languir qu'après elle, et vous voilà déjà changé ! Convenez donc avec moi que les femmes sont excusables de succomber, puisque les hommes sont sujets à tant de faiblesse et d'inconstance.

ROMÉO.

Vous m'avez souvent reproché mon amour pour Rosaline.

FRÈRE LAURENCE.

L'extravagance de votre passion, mon fils, et non pas votre amour.

ROMÉO.

Et vous me recommandiez de l'étouffer ?

FRÈRE LAURENCE.

Mais non pas pour en reproduire un autre.

ROMÉO.

De grâce, ne me faites point de reproches : celle que j'aime me rend faveur pour faveur, amour pour amour. L'autre n'en usait pas ainsi.

FRÈRE LAURENCE.

Oh ! c'est qu'elle savait trop que votre amour n'était qu'un vain langage, où le cœur n'avait aucune part. — Viens, jeune homme, suis mes pas. Un motif m'engage à te prêter mon ministère. Peut-être cette alliance sera-t-elle assez heureuse pour réconcilier vos familles, et changer en amitié leur haine invétérée.

ROMÉO.

Oh ! je vous en conjure, partons. Je presse les instants.

FRÈRE LAURENCE.

Hâtons-nous avec une sage lenteur : trop d'ardeur précipite.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIETTE.

FRÈRE LAURENCE.

Veuille le ciel bénir d'un sourire ce contrat sacré, et nous préserver de tout repentir dans les heures qui vont suivre!

ROMÉO.

Ciel, exauce ce vœu ! Mais viennent tous les chagrins ensemble, ils ne balanceront jamais la joie que me donne un instant de sa présence. Unissez seulement nos mains en prononçant les paroles solennelles, et qu'ensuite la mort qui dévore l'amour, déploie toute sa cruauté, peu m'importe ; il me suffit que je puisse nommer Juliette mon épouse.

FRÈRE LAURENCE.

Ces violents transports finissent par de violentes douleurs, et ils expirent au milieu de leur ivresse : ils sont comme la poudre et le feu, qui, dès qu'ils se rencontrent, s'enflamment et se consument. Le plus doux miel, à force de douceur, devient insipide et rassasie jusqu'au dégoût. Apprenez donc à aimer avec modération, si vous voulez aimer longtemps. (Juliette arrive.) Voilà votre amante. Oh ! un pied si léger n'userait jamais le marbre éternel de ces pavés. Oui, je crois qu'une amante se soutiendrait sur les ailes du papillon, qui se joue l'été dans les flots de l'air, tant l'amour la rend légère.

JULIETTE.

Paix et salut à mon respectable directeur.

FRÈRE LAURENCE.

Roméo, ma fille vous remerciera pour nous deux.

ROMÉO.

Ah ! Juliette, si la mesure de ta joie est comblée comme la mienne, et que tu aies plus de talent pour la peindre, parfume de ton haleine l'air qui nous envi-

ronne, et que ta douce éloquence exprime tout le bonheur que nous sentons, que nous recevons l'un de l'autre dans cette entrevue.

JULIETTE.

Le sentiment est plus riche que la parole, et le vrai bonheur, content de sa jouissance intérieure, n'a pas besoin qu'on le vante : on est pauvre tant que l'on peut compter son trésor. Mon amour, mon bonheur, sont montés à un tel excès, que je ne puis calculer la somme de toutes mes félicités.

FRÈRE LAURENCE.

Venez, suivez-moi ; car vous me permettrez de ne pas vous laisser seuls ensemble, jusqu'à ce que la sainte Église vous ait unis l'un avec l'autre. (Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Vérone.

BENVOLIO et MERCUTIO, SUITE.

BENVOLIO.

De grâce, cher Mercutio, retirons-nous, les Capulet sont sortis de leur maison ; si nous venons à nous rencontrer, jamais nous n'éviterons une querelle : dans ces ardeurs de l'été, le sang est bouillant et inflammable.

MERCUTIO.

Tu ressembles à ces hommes, qui, en entrant dans une taverne, prennent leur épée et la posent sur la table, en disant : « Dieu me fasse la grâce de n'avoir pas aujourd'hui besoin de toi. » Et bientôt, au second verre de vin, les voilà aux prises avec le premier venu.

BENVOLIO.

Moi, je suis un de ces tapageurs ? Tu me calomnies ?

MERCUTIO.

Tu as la tête chaude plus que personne d'Italie; un rien te donne de l'humeur, et, dans ta mauvaise humeur, un rien te rend querelleur.

BENVOLIO.

Et à quoi revient ce propos?

MERCUTIO.

Oui, si tu rencontrais un autre homme de ton caractère, il y aurait bientôt deux hommes de moins; car vous vous tueriez l'un l'autre. Toi, tu te prendrais de querelle avec un homme pour un poil de plus ou moins que toi à la barbe; ta tête est pleine comme l'œuf, de rixes et de querelles, et cependant elle devrait être épuisée, après toutes celles qui en sont écloses. N'as-tu pas cherché dispute à un homme, sur ce qu'il toussait dans la rue, parce que cela éveillait ton chien qui dormait au soleil; à un artisan, parce qu'il portait son habit neuf avant les fêtes de Pâques; à un autre encore, parce qu'un vieux ruban nouait ses souliers neufs? Et tu veux me faire la leçon sur l'humeur turbulente?

BENVOLIO.

Si j'étais aussi querelleur que toi, le premier venu pourrait acheter ma vie entière le prix d'une heure au plus.

MERCUTIO.

Si cher? Tu extravagues. (Tybalt, Pétruccio et autres Capulet paraissent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, TYBALT.

BENVOLIO.

Sur ma vie, voici les Capulets qui viennent à nous.

MERCUTIO.

Je ne m'en embarrasse guère.

TYBALT, à sa compagnie.

Suivez-moi de près : je veux leur parler. Cavaliers! un mot avec un de vous.

MERCUTIO.

Un mot avec un de nous! Accompagnez ce mot de quelque chose : que le coup suive le parole.

TYBALT.

Tu m'y trouveras tout disposé, pour peu que tu m'en donnes l'occasion.

MERCUTIO.

Ne peux-tu la trouver toi-même, sans qu'il faille que je te la donne?

TYBALT.

Tu es de concert avec Roméo.

MERCUTIO, mettant la main sur son épée.

De concert avec Roméo? Nous prends-tu pour des ménétriers? ils pourraient te déchirer les oreilles. Voici mon archet (Mettant la main sur son épée.) qui te fera danser. Allons, voyons.

BENVOLIO.

Nous disputons ici au milieu d'une place publique : ou retirons-nous dans quelque lieu écarté, ou raisonnons tranquillement sur nos griefs. Quittons cette place, tous les yeux se fixent sur nous.

MERCUTIO.

Les hommes ont des yeux pour regarder : qu'ils nous regardent si cela leur plaît; moi, je ne bouge pas d'ici pour faire plaisir à qui que ce soit. (Roméo survient.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, ROMÉO.

TYBALT.

Allons, la paix avec toi : j'aperçois mon homme.

MERCUTIO.

Ton homme? lui? Je veux être mort si celui-là porte ta livrée : va, tu peux marcher le premier au rendez-vous, et il te suivra ; en ce sens tu peux l'appeler ton homme.

TYBALT, à Roméo.

L'amitié que je te porte ne trouve pas de meilleur compliment à te faire que celui-ci : tu es un lâche.

ROMÉO.

Tybalt, j'ai des raisons de t'aimer, et je dois excuser la fureur qui te fait m'adresser un pareil salut. Je ne suis point un lâche : adieu; je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT.

Jeune homme, ce subterfuge ne me donnera pas satisfaction des outrages que tu m'as faits : ainsi reviens sur tes pas, et mets-toi en défense.

ROMÉO.

Je proteste que je ne t'ai jamais offensé, et que je t'aime plus que tu ne peux dire, en attendant que tu puisses connaître le motif qui me fait te chérir. Ainsi, brave Capulet, dont le nom m'est aussi cher que le mien, calme-toi.

MERCUTIO.

O déshonorante, ô vile et froide soumission! Tybalt, veux-tu venir faire un tour avec moi?

TYBALT.

Que veux-tu de moi?

MERCUTIO.

Rien de plus qu'une de tes vies, si tu en as neuf, pour en parler, et après, selon que tu te conduiras, je verrai à épuiser les huit autres.

TYBALT, tirant l'épée.

Je suis bon pour te répondre.

ROMÉO.

Honnête Mercutio, remets ton épée.

MERCUTIO.

Allons, voyons, ta botte. (Ils se battent.)

ROMÉO.

Prends ton épée, Benvolio. Désarmons-les. — Braves gens, c'est une honte : prévenez ce malheur. — Tybalt, Mercutio! Le prince a expressément défendu toute querelle dans les rues de Vérone. Tybalt, arrête : cher Mercutio!... (Tybalt blesse Mercutio, et s'en va.)

MERCUTIO.

Je suis blessé! Malédiction sur ces deux maisons! me voilà expédié. — Est-ce qu'il est parti? N'a-t-il aucune botte?

BENVOLIO.

Quoi, tu es blessé?

MERCUTIO.

Oui, oui, une égratignure, une égratignure! ah! j'en ai bien assez. Où est mon page? Qu'on aille me chercher un chirurgien.

ROMÉO.

Prends courage, ami, ta blessure ne peut être bien dangereuse.

MERCUTIO.

Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église; mais elle est passable, elle fera son effet : viens demain matin demander de mes nouvelles, et tu me trouveras un homme fort sérieux. Je suis poivré, j'en réponds, et je puis dire adieu à ce monde. Malédiction sur vos deux maisons! — Pourquoi diable êtes-vous venu vous jeter entre nous deux? J'ai reçu le coup par-dessous ton bras.

ROMÉO.

Je faisais pour le mieux.

MERCUTIO.

Aide-moi, Benvolio, à me conduire dans quelque maison voisine, ou je vais m'évanouir. Malédiction sur vos deux maisons! Elles m'ont dépêché pour l'autre monde. Oh! j'ai la botte et bien à fond : malédiction sur vos deux maisons! (Mercutio et Benvolio sortent.)

ROMÉO.

C'est pour moi que ce brave homme, le proche parent du prince, mon intime ami, a gagné cette blessure mortelle : ma réputation est entachée par l'affront que me fait Tybalt; Tybalt, qui, il y a une heure, est devenu mon parent. O chère Juliette, ta beauté a fait de moi un homme efféminé; elle a amolli la trempe vigoureuse de mon courage.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BENVOLIO, puis TYBALT.

BENVOLIO, revenant.

O Roméo, Roméo! le brave Mercutio est mort : cette âme si hautaine a trop tôt dédaigné la terre, et s'est élancée dans les cieux.

ROMÉO.

La noire destinée de ce jour s'étendra sur l'avenir; ce jour commence une chaîne de malheurs que d'autres jours verront finir.

BENVOLIO.

Voici le furieux Tybalt qui revient encore sur nous.

ROMÉO.

Il vit, il triomphe, et Mercutio est tué! Retourne dans les cieux, douce modération; et toi, vengeance à l'œil ardent, sois mon guide. — A présent, Tybalt, reprends pour toi le nom de lâche que tu m'as donné il n'y a qu'une heure. L'ombre de Mercutio n'est pas encore montée bien haut au-dessus de nos têtes; elle attend que tu l'accompagnes : ou toi, ou moi, ou tous les deux nous le suivrons.

TYBALT.

Jeune étourdi, qui étais ici-bas de son parti, c'est toi qui vas le rejoindre.

ROMÉO, tirant l'épée.

Ce fer en va décider. (Ils se battent, Tybalt tombe.)

BENVOLIO.

Fuis, Roméo, quitte ce lieu; les citoyens sont en alarme, et Tybalt est tué. — Ne reste point là dans cette extase. Le prince va te condamner à mort, si tu es pris. Pars, fuis, sauve-toi.

ROMÉO.

Oh! je suis le jouet du malheur!

SCÈNE V.

SAMSON, GREGORIO, LE PRINCE et sa suite, puis MONTAIGU, CAPULET.

SAMSON.

Par quelle rue s'est-il enfui celui qui a tué Mercutio? Tybalt, cet assassin, par où s'est-il sauvé?

BENVOLIO.

Le voilà gisant, ce Tybalt.

LE PRINCE.

Où sont les vils auteurs de cette querelle?

BENVOLIO.

Noble prince, je suis en état de vous raconter toute la malheureuse suite de cette fatale rixe. Voilà celui

que le jeune Roméo a tué, et qui avait tué votre parent, le brave Mercutio.

LA SIGNORA CAPULET.

Tybalt, mon neveu, le fils de mon frère! O prince! ô mon époux, mon cher cousin! Oh! le sang de mon cher Tybalt est tout répandu! Prince, si vous êtes juste, pour venger ce sang qui est le nôtre, versez celui des Montaigu. O cher cousin, cher Tybalt!

LE PRINCE.

Benvolio, qui a été l'agresseur?

BENVOLIO.

Tybalt, qui est là tué de la main de Roméo. Roméo lui a parlé avec douceur; il l'a prié de considérer combien la querelle était légère; il lui a fait envisager les suites de votre courroux. Toutes ces représentations faites dans les termes les plus honnêtes, du regard le plus tranquille, et même dans l'humble attitude d'un suppliant, rien n'a pu mettre un frein à la haine effrénée de Tybalt; sourd aux paroles de paix, il pointe son épée contre le sein du brave Mercutio, qui, tout aussi bouillant que lui, engage fer contre fer dans un duel à mort, et, avec un dédain fier et martial, d'une main repousse la mort, et de l'autre la dirige sur le cœur de Tybalt, qui, par son adresse, sait l'écarter. Roméo leur crie : « Arrêtez, amis; amis, séparez-vous; » d'un bras agile et plus prompt que sa parole, il baisse vers la terre leurs pointes meurtrières, et s'élance entre eux deux : mais un coup malheureux de Tybalt se fait jour par-dessous le bras de Roméo, et va blesser le flanc de l'intrépide Mercutio. Alors Tybalt se sauve : mais quelques moments après il revient vers Roméo, qui ne faisait que de commencer à méditer la vengeance : et tous deux fondent l'un sur l'autre comme l'éclair : car avant que j'eusse eu le temps de tirer mon épée pour les séparer, Tybalt était tué. Roméo, l'ayant vu tomber, a pris la fuite : voilà la vérité, ou Benvolio consent à mourir.

CAPULET.

Il est parent des Montaigu : l'affection qu'il leur doit le rend imposteur : il ne dit pas la vérité. Roméo a tué Tybalt : Roméo ne doit plus vivre.

LE PRINCE.

Roméo a tué Tybalt; mais Tybalt a tué Mercutio : qui de vous payera le prix d'un sang si cher?

LA SIGNORA MONTAIGU.

Ce n'est pas Roméo, prince. Il était l'ami de Mercutio : toute sa faute, en ôtant la vie à Tybalt, est d'avoir fait ce qu'eût fait la loi.

LE PRINCE.

Oui : et pour cette faute, nous l'exilons sur l'heure de cette ville. Je suis intéressé moi-même dans les suites de vos haines; mon sang coule ici pour vos querelles féroces, mais je saurai vous imposer une si forte amende, que je vous ferai repentir tous de la perte que vous me faites éprouver. Je serai sourd à vos excuses, à vos discours; ni larmes, ni prières, ne pourront racheter vos offenses : ainsi épargnez-vous ces supplications, Que Roméo disparaisse promptement de cette enceinte, ou l'heure qui l'y verra surprendre sera la dernière de sa vie. (A sa suite.) Emportez ce corps, et attendez nos ordres. La clémence qui pardonne à l'homicide, assassine. (On emporte le corps de Tybalt.)

SCÈNE VI.

Une chambre du Monastère.

FRÈRE LAURENCE et ROMÉO.

FRÈRE LAURENCE.

Sors de ta retraite, ô Roméo! Approche, homme timide; l'affliction te chérit de passion, et la calamité t'a épousé.

ROMÉO.

Mon père, quelles nouvelles? Quel est l'arrêt du prince? Quelle infortune que j'ignore encore veut s'attacher à moi?

FRÈRE LAURENCE.

Ah! mon fils que j'aime, cette affreuse compagne n'est que trop familière avec toi. Je t'apporte la nouvelle de l'arrêt du prince.

ROMÉO.

Eh bien, qu'a-t-il prononcé de plus doux que la mort?

FRÈRE LAURENCE.

Un arrêt moins rigoureux est sorti de sa bouche : ce n'est pas la mort, ce n'est que l'exil.

ROMÉO.

Ah! l'exil! Aie pitié de moi; dis la mort : l'exil m'épouvante mille fois plus que la mort. Ah! ne parle point d'exil.

FRÈRE LAURENCE.

Tu es banni de Vérone. Apaise-toi : l'univers est grand et vaste.

ROMÉO.

Hors des murs de Vérone, il n'est plus d'univers pour moi; le reste de la terre n'est plus qu'un séjour de peines, de tourments; c'est l'enfer. Banni de ce lieu, je le suis du monde; et être exilé du monde, c'est ma mort sous un autre nom; lui donner le nom d'exil c'est me trancher la tête avec une hache dorée, et sourire au coup qui m'assassine.

FRÈRE LAURENCE.

O coupable et féroce ingratitude! pour ta faute, notre loi demandait ta mort : mais le prince indulgent, prenant ta défense, fait taire la loi, et change le mot funeste de mort en celui d'exil : c'est une rare clémence, et tu ne veux pas le voir.

ROMÉO.

C'est un supplice et non une grâce. Le ciel est en ces lieux où vit Juliette. Son chien, les animaux les plus vils de sa maison, habiteront avec elle, ils pourront la voir, et Roméo ne le peut plus. L'insecte qui se nourrit de la corruption est plus heureux et plus privilégié que Roméo. Il pourra s'emparer de la belle main de ma Juliette, et ravir sur ses lèvres si pures, si vermeilles, un parfum digne des dieux; et moi, il faut que je fuie loin d'elle! Roméo ne pourra jouir de ce bonheur! il est banni. — N'as-tu pas quelque poison tout prêt, quelque poignard affilé, quelque genre de mort soudaine? — Comment as-tu le cœur, toi, homme religieux et saint; toi, qui guides les âmes; toi, qui ab-

sous les fautes; toi, mon ami déclaré, de m'assassiner de ce mot, banni?

FRÈRE LAURENCE.

Amant insensé, écoute-moi parler.

ROMÉO.

Oh! tu vas me parler encore de bannissement.

FRÈRE LAURENCE.

Je veux t'enseigner une armure qui t'aguerrira contre les horreurs de ce mot; c'est la philosophie, ce doux baume de l'adversité; elle te consolera dans ton exil.

ROMÉO.

Loin de moi ta philosophie. Si la philosophie n'a pas le pouvoir de former une Juliette, de transporter Vérone à Mantoue, ou de changer l'arrêt du prince, elle ne m'est d'aucun secours, elle n'a nulle vertu : ne m'en parle plus.

FRÈRE LAURENCE.

Oh! je vois bien que les insensés sont sourds à la raison.

ROMÉO.

Et moi, que les sages sont aveugles.

FRÈRE LAURENCE.

Laisse-moi raisonner avec toi sur ton sort.

ROMÉO.

Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas. Si tu étais aussi jeune que moi, que Juliette fût ton amante, que tu l'eusses épousée il n'y a qu'une heure, que Tybalt fût tué, que tu fusses amant éperdu comme moi, et comme moi banni loin d'elle, alors tu pourrais parler.... alors tu pourrais t'arracher les cheveux et te jeter sur le pavé comme je fais, et y mesurer avec ton corps un tombeau qui devrait être déjà creusé. (Il se jette sur le pavé, qu'il inonde de ses larmes.)

FRÈRE LAURENCE.

Lève-toi : on frappe; bon Roméo, cache-toi.

ROMÉO.

Me cacher? Non : et qu'importe à un malheureux au désespoir? (On frappe une seconde fois).

FRÈRE LAURENCE.

Écoute, comme ils frappent. — Qui est là? — Ro-

méo, lève-toi : tu seras pris. — Attendez un instant. — Lève-toi, fuis dans mon cabinet. — Dans un moment. — (On frappe). Volonté de Dieu ! Quelle obstination est la tienne ! — J'y vais, j'y vais. (On frappe.) Qui frappe donc ainsi ? De quelle part venez-vous ? Que demandez-vous ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, en dehors.

Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de mon message. Je viens de la part de Juliette.

FRÈRE LAURENCE.

Ah ! soyez la bienvenue.

LA NOURRICE, entrant.

O saint homme, oh ! dites-moi, homme de Dieu, où est l'époux de ma maîtresse ! Où est Roméo ?

FRÈRE LAURENCE.

Le voilà sur le pavé, noyé dans ses larmes.

LA NOURRICE.

Oh ! il est dans le même état que ma maîtresse ; dans le même état ! O funeste sympathie ! ô objet de pitié ! Voilà comme elle est étendue, le visage tout gonflé, tout inondé de pleurs. (A Roméo.) Levez-vous, levez-vous, levez-vous et montrez-vous homme. Au nom de Juliette, pour l'amour d'elle, levez-vous, et restez debout : pourquoi vous abîmer dans un si profond...

ROMÉO, relevant la tête.

Ah ! nourrice !...

LA NOURRICE.

Ah ! Roméo, Roméo ! — La mort est le terme de tout.

ROMÉO, se relève.

Parles-tu de Juliette ? En quel état est-elle ? Depuis que j'ai souillé de sang l'aurore de notre bonheur, ne me regarde-t-elle pas comme un assassin de profession, et tout prêt à verser le sien ? Où est-elle ? et quel est son état ? Que dit mon épouse à nos secrètes amours ?

LA NOURRICE.

Ah ! elle ne dit rien, Roméo, ; mais elle pleure, et

puis elle pleure : tantôt elle tombe sur son lit, tantôt elle se relève en sursaut, et elle appelle Tybalt, et puis elle appelle Roméo ; et elle retombe aussitôt sur son lit.

ROMÉO, *redevient furieux.*

J'entends ; le nom de Roméo est pour elle un coup de foudre qui la tue, comme la main maudite de Roméo a tué son cousin. — Dis-moi, religieux, dis-moi à quelle vile partie de ce corps est attaché mon nom. Dis-le moi, que je le détruise avec son odieux asile. (*Il tire son épée*).

FRÈRE LAURENCE, *la saisissant.*

Arrête ta main désespérée. Es-tu un homme ? Ta figure l'annonce ; mais tes pleurs sont d'une femme, et tes gestes féroces décèlent toute la fureur d'une bête privée de raison. Tu as tué Tybalt, eh bien ! veux-tu te tuer toi-même, et du même coup ton épouse qui vit de ta vie, en commettant sur ta personne l'horrible attentat de la haine ? Tu veux offenser à la fois la nature, et le ciel et la terre. Honte ! honte ! tu déshonores ta forme humaine, ton amour et ta raison. Riche possesseur de ces trois trésors, qui appartiennent à ton existence ; comme l'avare, tu ne fais d'aucun le véritable usage qui leur convient. Ta personne, en perdant le courage qui caractérise l'homme, n'offre plus qu'un simulacre de cire. — Allons, homme, reprends courage : ta Juliette est vivante, ta Juliette, pour l'amour de qui tu étais mort il n'y a qu'un moment ; n'es-tu pas heureux en ce point ? Prends-y garde, prends-y garde, tes pareils meurent misérables.

LA NOURRICE.

O mon vénérable père ! je resterais ici toute la nuit à entendre vos sages conseils. Oh ! ce que c'est que la science ! (*A Roméo.*) Mon cher maître, je vais annoncer à ma maîtresse que vous allez venir.

ROMÉO.

Allez, et dites à ma douce amie de se préparer à me faire bien des reproches.

LA NOURRICE.

Voici, seigneur, un anneau qu'elle m'a chargé de vous donner. Hâtez-vous, faites la plus grande diligence ; car la nuit est déjà bien avancée.

ROMÉO.

Oh ! comme ce don de Juliette ranime mon courage.

FRÈRE LAURENCE.

Partez ; nuit heureuse. Fixez votre séjour à Mantoue. Donnez-moi votre main, il est tard : adieu ; nuit heureuse.

ROMÉO.

Si une joie au-dessus de toutes les joies ne m'appelait pas loin de vous, ce serait un grand chagrin pour moi de m'en séparer si brusquement. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

La chambre de Juliette sur le jardin.

ROMÉO et JULIETTE ensemble à la fenêtre, d'où l'on voit pendre une échelle de corde.

JULIETTE.

Veux-tu donc déjà me quitter ? Le jour est encore loin de paraître : c'était le rossignol, et non l'alouette, dont la voix a frappé ton oreille inquiète. Toute la nuit il chante là-bas sur ce grenadier : crois-moi, mon amant, c'était le rossignol.

ROMÉO.

C'était l'alouette qui annonce l'aurore, et non pas le rossignol : vois, ma bien-aimée, ces traits de lumière, jaloux de notre bonheur, qui percent ces nuages vers l'orient : tous les flambeaux de la nuit sont éteints ; et le riant matin sur la cime des monts nébuleux, un pied levé, se balance prêt à s'élancer. Il me faut ou partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Non, cette clarté n'est point le jour, j'en suis sûre ; c'est quelque météore qu'exhale le soleil pour te servir de flambeau cette nuit, et t'éclairer dans ta route vers Mantoue. Demeure encore un moment, tu ne partiras point si tôt.

ROMÉO.

Eh bien, qu'on me surprenne ici, qu'on me conduise à la mort, je suis content, si tu le veux ainsi. Je dirai

comme toi, que cette lueur grisâtre n'est pas celle du matin, mais le pâle reflet de la lune, et que ce n'est pas l'alouette dont les accents s'élèvent et vont frapper la voûte des cieux. Ah! crois-moi, j'ai bien plus de penchant à rester, que de volonté de partir. Eh bien, que la mort vienne, la mort sera la bienvenue, Juliette le veut ainsi. Qu'en dis-tu, mon amour? Allons, causons ensemble : non, ce n'est pas le jour.

JULIETTE.

Ah! c'est le jour, c'est le jour; pars de ces lieux, éloigne-toi, fuis. Oui, c'est l'alouette qui pousse ces accents discords; que sa voix est aiguë et son chant désagréable! Oh! pars sans délai : la lumière croît de plus en plus.

ROMÉO.

Oui, la lumière croît...... et nos maux vont croître avec elle.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, *paraissant.*

Madame.

JULIETTE.

Qu'y a-t-il, nourrice?

LA NOURRICE.

Votre mère se prépare à venir à votre chambre : le jour paraît; tenez-vous sur vos gardes; veillez bien autour de vous. (*Elle sort.*)

JULIETTE.

Eh bien, fatale fenêtre, laisse donc entrer le jour, et sortir mon amant et ma vie.

ROMÉO, *prêt à redescendre par l'échelle.*

Adieu, adieu : encore un baiser, et je vais descendre. (*Roméo descend.*)

JULIETTE.

Te voilà donc parti, mon cher amant, mon maître! Ah! mon époux, mon ami! il me faut de tes nouvelles chaque minute des heures : chaque minute va durer un jour : oh! qu'à ce compte j'aurai vu couler d'années, avant de revoir mon cher Roméo.

ROMÉO.

Adieu : je ne laisserai échapper aucune occasion de te faire passer, ô ma bien-aimée! mon salut et mes vœux.

JULIETTE.

Ah! crois-tu que nous nous revoyions jamais?

ROMÉO.

Je n'en doute point, et un temps viendra, où tous les maux que nous souffrons aujourd'hui feront le sujet de nos doux entretiens.

JULIETTE.

O Dieu! j'ai une âme qui pressent le malheur : il me semble que je te vois, maintenant que tu es descendu, comme un mort couché au fond d'un tombeau; ou ma vue se trouble, ou tu me parais pâle.

ROMÉO.

Et toi aussi, mon amante, tu parais de même à mes yeux. — Le chagrin dessèche et boit notre sang : adieu, adieu.

(Juliette tend les bras à Roméo, qui achève de se précipiter au bas de la muraille. Juliette se couvre le visage, et rentre. Au bout d'un mometn, Roméo s'éloigne à pas lents, les yeux toujours fixés sur la fenêtre.)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE seule dans un fauteuil, peu à peu elle reprend ses sens. LA SIGNORA CAPULET.

LA SIGNORA CAPULET.

Eh bien, Juliette, votre santé?

JULIETTE.

Madame, je ne suis pas bien.

LA SIGNORA CAPULET.

Toujours pleurant la mort de votre cousin? Eh quoi,

vos larmes le feront-elles revenir du tombeau? Quand vous inonderiez sa cendre, vous ne lui rendriez pas la vie. Arrêtez donc vos larmes. Une douleur modérée prouve de la tendresse; mais l'excès du chagrin annonce un défaut de raison.

JULIETTE.

Laissez-moi pleurer une perte aussi sensible.

LA SIGNORA CAPULET.

Vous sentirez toujours cette perte, mais vous ne reverrez jamais l'ami que vous pleurez.

JULIETTE.

Sentant aussi vivement sa perte, je ne puis m'empêcher de le pleurer toujours.

LA SIGNORA CAPULET.

Ma fille, je vois ce qui nourrit vos larmes; ce n'est pas tant la mort de votre infortuné cousin, que de savoir vivant le misérable qui l'a tué.

JULIETTE.

De quel *misérable* parlez-vous, madame?

LA SIGNORA CAPULET.

De ce misérable Roméo.

JULIETTE, à part.

Lui, un misérable! Que Dieu lui pardonne; moi je lui pardonne de tout mon cœur, et cependant nul homme n'afflige mon cœur comme lui.

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, vous souffrez de voir que le traître respire.

JULIETTE.

Non, je ne serai jamais satisfaite que je ne revoie Roméo.... mort.

LA SIGNORA CAPULET.

Ma fille, vous avez un père qui s'occupe de votre bonheur; un père, qui, pour consoler vos chagrins, vous prépare un jour de soudaine joie, que vous n'attendez pas.

JULIETTE.

Madame, à la bonne heure; quel est ce jour?

LA SIGNORA CAPULET.

Un jour bien prochain, ma fille : oui, jeudi matin, un jeune et noble cavalier, un beau cavalier, le comte

Paris, dans l'église de Saint-Pierre, fera de vous une épouse heureuse.

JULIETTE.

Par saint Pierre et par l'église qui lui est consacrée, Paris ne fera point de moi une épouse heureuse. Je suis étonnée de cette précipitation, et qu'il me faille épouser, avant que l'homme qui doit être mon mari vienne me faire sa cour. Je vous prie, madame, dites à mon père que je ne veux pas me marier encore, et que quand j'épouserai, j'épouserai Roméo, que vous savez que je hais, plutôt que Paris.

LA SIGNORA CAPULET, courroucée.

Voilà votre père qui vient : faites-lui cette réponse vous-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAPULET, LA NOURRICE.

CAPULET.

Eh bien, ma fille : quoi, toujours dans les pleurs ? Ma femme, est-ce que vous ne lui avez pas annoncé notre résolution ?

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, seigneur ; mais elle ne veut point d'époux ; elle vous remercie.

CAPULET, furieux.

Comment, elle ne veut point de mari ? Elle ne nous remercie pas ? Elle n'est pas fière et joyeuse de ce que nous lui avons ménagé un si digne cavalier pour époux !

JULIETTE.

Non, je ne suis pas joyeuse ; mais je suis reconnaissante envers vous : non, je ne peux jamais être joyeuse de la possession d'un objet que je hais ; mais je suis reconnaissante pour la haine même, qui, dans l'intention, est amour.

CAPULET.

Oh, vraiment, vraiment ! Quelle fine logique ! Qu'est ceci ? (Contrefaisant son ton.) Je vous remercie, et je ne vous

remercie pas, et je ne suis pas joyeuse... Eh bien, ma mignonne, ne me faites point de remercîments, ne soyez point joyeuse; tout comme il vous plaira : mais préparez vos jambes pour jeudi prochain, et disposez-vous à aller avec Paris à l'église de Saint-Pierre, ou je vous y traînerai moi-même.

JULIETTE.

Mon bon père, je vous en conjure à genoux; écoutez-moi avec patience, seulement un mot.

CAPULET.

Aux enfers, jeune effrontée, fille rebelle! Je te le répète : ou rends-toi à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Ne parle pas, ne réplique pas, pas un souffle : les doigts me brûlent d'impatience... Eh bien, ma femme, nous nous sommes crus heureux que Dieu ne nous eût donné que cet unique enfant : maintenant je vois que c'en est encore trop d'un, et que nous avons reçu en elle notre malédiction. Loin de moi, malheureuse!

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel la bénisse! Vous êtes blâmable, seigneur, de la maltraiter ainsi.

CAPULET.

Allons, contenez votre langue, dame Prudence, allez faire la savante avec vos pareilles, allez.

LA NOURRICE.

Ce que je dis n'est pas un crime.

CAPULET.

Taisez-vous. Qu'est-ce que vous marmottez, vieille folle; allez débiter vos proverbes sur la tasse de votre commère; nous n'avons que faire de vous ici.

LA SIGNORA CAPULET.

Vous êtes trop vif.

CAPULET.

Cela me met en fureur : le jour, la nuit, à toute heure, en tout temps, au travail ou au jeu, seul ou en compagnie, toujours soucis en tête pour la voir mariée. Et aujourd'hui, après l'avoir pourvue d'un gentilhomme de noble parentage, de belles manières, plein de jeunesse, rempli des plus brillantes qualités, accompli en tout, tel que la pensée même peut sou-

haiter un mari; et avoir une malheureuse écervelée, une mignarde toujours plaintive, qui, dans le moment où la fortune s'offre à elle, vous répond : Je ne veux pas me marier. — Je ne peux aimer. — Je suis trop jeune. — Je vous en prie, pardonnez-moi. — Oui, oui, si vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai; allez vivre où vous voudrez; vous n'habiterez toujours pas avec moi. Songez à cela, songez-y bien : je n'ai pas coutume de plaisanter. Jeudi approche: mettez la main sur votre conscience; avisez-vous. Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami; si tu ne l'es pas, va à l'aventure, meurs de misère et de faim dans les rues : car, sur mon âme, jamais je ne te reconnaîtrai, jamais rien de ce qui m'appartient ne te fera du bien. Compte là-dessus, et songe bien que je ne violerai pas mon serment. (Il sort en colère.)

JULIETTE.

N'est-il donc point au haut des cieux de pitié, qui voie l'excès de mon chagrin? O ma tendre mère! ne me rejetez pas loin de vous : différez ce mariage d'un mois, d'une semaine; ou, si vous ne le voulez pas, faites donc dresser mon lit nuptial dans le triste tombeau où gît Tybalt.

LA SIGNORA CAPULET.

Ne me parlez pas, car je ne vous répondrai pas un mot. Faites à votre gré; tout est fini entre vous et moi. (Elle s'en va.)

JULIETTE.

O Dieu! — O ma nourrice! comment détourner ce malheur? Mon époux est sur la terre; ma foi est dans le ciel : comment reviendra-t-elle sur la terre, jusqu'à ce que mon époux quitte ce monde, et me la renvoie libre du haut des cieux? — Consolez-moi, conseillez-moi. — Hélas, hélas! que le ciel se plaise à exercer un jeu cruel sur une créature aussi faible que moi! Que dis-tu, nourrice? N'as-tu pas un seul mot de joie, quelque consolation, ma chère nourrice?

LA NOURRICE.

En vérité, voilà la seule. Roméo est banni; je gagerais l'univers contre une obole, qu'il n'osera jamais revenir vous réclamer; ou, s'il le fait, il faudra que ce

soit par quelque menée sourde et cachée. Prenez donc que les choses en soient à ce point, je pense que le meilleur parti pour vous est d'épouser le comte. Oh! c'est un aimable cavalier. Roméo n'est rien auprès. Un aigle, madame, n'a pas un si bel œil, un œil si vif, si perçant que celui de Paris. Sur ma conscience, je crois que vous seriez heureuse dans ce second choix : car il est bien au-dessus du premier; et d'ailleurs votre premier époux est mort, ou il vaudrait mieux qu'il le fût, que de vivre banni de ces lieux, sans que vous le possédiez jamais.

JULIETTE.

Parles-tu d'après ton cœur?

LA NOURRICE.

Et d'après ma raison aussi, ou maudissez-les tous deux.

JULIETTE.

Ainsi soit-il.

LA NOURRICE.

Quoi?

JULIETTE.

Oui, tu m'as merveilleusement consolée : rentre, et dis à ma mère, qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je suis allée à la cellule du père Laurence, pour accuser ma faute et en implorer le pardon.

LA NOURRICE.

Je n'y manquerai sûrement pas : et ce parti est très-sage. (Elle sort.)

JULIETTE.

O femme prédestinée pour l'enfer! O scélérate furie! Quel est son plus grand crime, ou de me souhaiter ainsi parjure, ou de ravaler mon époux avec cette même langue qui l'avait tant de fois exalté au-dessus de tout objet de comparaison? Va, méchante conseillère, mon cœur et toi désormais seront deux. Je vais trouver le religieux, et savoir s'il a quelque expédient à m'offrir. — Si toutes les ressources m'abandonnent, moi, j'ai le pouvoir de mourir.

SCÈNE III.

FRÈRE LAURENCE, JULIETTE.

FRÈRE LAURENCE.

Malheureuse fille!

JULIETTE.

Vous, mon père! C'est la Providence qui vous envoie.

FRÈRE LAURENCE.

Votre mère....

JULIETTE.

Allez; fermez bien la porte, et quand vous l'aurez fait, venez pleurer avec moi, qui suis sans espoir, sans ressource, sans secours.

FRÈRE LAURENCE.

O Juliette! je connais déjà vos chagrins. Ils me mettent hors de moi. J'apprends que vous devez être mariée à ce comte jeudi prochain, et rien ne peut éloigner ce jour.

JULIETTE.

Si votre prudence n'a point de secours à m'offrir, alors approuvez seulement ma résolution, et avec ce poignard je vais me secourir à l'heure même. Dieu a uni mon cœur à celui de Roméo; vous, nos mains; et avant que cette main, scellée par vous dans la main de Roméo, se prête à former un autre nœud, avant que mon cœur fidèle, trahissant son premier choix, l'abandonne pour un autre, ce fer me détruira.

FRÈRE LAURENCE.

Arrêtez, ma fille, j'entrevois un rayon d'espérance; mais il faut une action aussi désespérée que l'est le malheur que nous voulons prévenir. — Si, plutôt que d'épouser le comte Paris, vous avez la force de vouloir vous tuer vous-même, et vous sauver par la mort de cette ignominie, il est vraisemblable que vous aurez aussi la force de tenter un expédient qui ressemble à la mort. Si vous avez ce courage, je vous donnerai un moyen.

JULIETTE.

Oh! plutôt que d'épouser Paris, je suis prête à tout.

FRÈRE LAURENCE.

Eh bien, retournez à la maison paternelle, montrez un air joyeux, consentez à épouser Paris. Ce soir, faites en sorte qu'on vous laisse seule dans votre chambre. Prenez cette fiole, et lorsque vous serez au lit, avalez ce breuvage jusqu'à la dernière goutte. Soudain coulera dans toutes vos veines une froide et assoupissante humeur, qui glacera les esprits de la vie : le pouls, interrompant son mouvement naturel, cessera de battre. Nulle chaleur; nul souffle n'attestera que vous vivez. Chaque partie de votre corps, privé du principe qui l'anime, paraîtra roide, inflexible et froide comme dans le trépas. Vous resterez quarante-deux heures sous cette image d'une mort parfaite : ce temps passé, vous vous réveillerez, comme d'un sommeil agréable. Le lendemain votre nouvel époux viendra dès le matin pour hâter votre lever et il vous trouvera *morte* dans votre lit. Alors, suivant nos usages, parée dans votre cercueil de vos plus beaux atours, et le visage découvert, vous serez portée pour être ensevelie dans le tombeau de votre famille : vous serez placée sous cette même voûte antique, où reposent tous les descendants des Capulet. Dans l'intervalle, et avant que vous soyez réveillée, Roméo, instruit de tout par mes lettres, viendra dans cette ville; lui et moi nous épierons le moment de votre réveil, et cette nuit-là même Roméo vous emmènera d'ici dans Mantoue. Voilà l'expédient qui vous préservera de l'ignominie dont vous êtes menacée.

JULIETTE.

Donnez, oh! donnez-moi! Ne me parlez pas de crainte. (Elle prend la fiole).

FRÈRE LAURENCE.

Allons, partez : que le courage et le bonheur vous accompagnent dans cette résolution. J'enverrai à Mantoue un religieux porter rapidement notre message à votre époux.

JULIETTE.

Amour, donne-moi le courage; c'est du courage que

j'attends mon salut. Adieu, cher et respectable religieux. (Ils se quittent.)

SCÈNE IV.

CAPULET, LA SIGNORA CAPULET, LA NOURRICE, JULIETTE.

LA NOURRICE.

Tenez, voyez comme elle revient du monastère avec un visage riant.

CAPULET.

Eh bien, fille rebelle, où avez-vous été courir?

JULIETTE.

Où j'ai appris à me repentir de ma coupable désobéissance à mon père et à ses ordres. Le père Laurence m'a enjoint de tomber ici à vos genoux (Elle tombe à genoux.) et d'implorer votre pardon; mon père, je vous en conjure : désormais je me laisserai toujours gouverner par vos volontés.

CAPULET.

Comte, vous l'avez entendue. Demain se feront les noces.

PARIS.

Juliette, ce que vous faites me rend l'homme le plus heureux de la terre.

JULIETTE.

Seigneur, tout ce que peut donner un chaste amour, sans passer les bornes de la pudeur, je vous l'accorde.

CAPULET.

Allons, j'en suis réjoui : tout est à merveille : continuez : les choses vont comme elles doivent aller. — Venez dans mes bras. (A un domestique.) Allez, et dites-lui de venir ici. En vérité, après Dieu, toute notre ville a de grandes obligations à ce respectable religieux. C'est un grand homme. Nourrice, apprêtez toutes ses parures. Demain nous irons à l'église, il faut y penser.

LA SIGNORA CAPULET.

Nous serons bien courts dans nos provisions : la nuit est déjà prête à tomber.

CAPULET.

N'ayez point d'inquiétude ; je me donnerai du mouvement, et tout ira bien, je vous le garantis, ma femme. Allez rejoindre Juliette, aidez-la dans sa toilette ; je ne me couche point cette nuit. Laissez-moi seul. Je me charge du rôle de la ménagère pour cette fois. — Et vous, comte, prenez garde que le sommeil ne vous tourmente pas demain. — Mon cœur est merveilleusement léger, depuis que cette fille égarée est rentrée dans son devoir. (Il sort avec Pâris.)

JULIETTE.

Bonne nourrice, je vous prie, laissez-moi seule cette nuit : j'ai besoin de faire au ciel bien des prières, pour en obtenir un regard propice sur ma situation, qui, vous le savez, est pleine d'erreurs et de péché.

LA SIGNORA CAPULET, entre.

Eh bien, êtes-vous bien embarrassée? Avez-vous besoin que je vous aide?

JULIETTE.

Non, madame : nous avons fait un choix des atours nécessaires et les mieux assortis à la cérémonie. Si c'est votre bon plaisir, laissez-moi seule maintenant, et que ma nourrice veille cette nuit avec vous : car, j'en suis sûre, tous vos gens sont bien occupés, dans une fête qui se fait si précipitamment.

LA SIGNORA CAPULET.

Bonne nuit : allez vous mettre au lit, et vous reposer : vous en avez besoin. (Elle embrasse Juliette. La signora Capulet et la nourrice sortent.)

JULIETTE, les regardant aller.

Adieu. — Dieu sait quand nous nous reverrons. (Elle ferme la porte.) Je sens courir dans mes veines le froid de la peur ; il glace mes sens et mon cœur! Il faut que je les rappelle, pour me rassurer. (D'une voix tremblante.) Nourrice ! — Ah! qu'a-t-elle besoin ici? Il faut que j'exécute seule mon effrayante scène. (Elle se saisit de la fiole.) Viens, fiole. — Si ce breuvage n'opérait aucun effet, serais-je donc malgré moi contrainte d'épouser le comte? Non, non ; ce fer m'en préservera ; toi, repose ici. (Déposant un poignard à côté d'elle.) — Mais si c'était un poison que le religieux m'eût adroitement fourni, pour

me faire mourir, dans la crainte de se voir déshonoré lui-même par ce second mariage, lui qui m'a mariée avec Roméo... Je crains que ce ne soit du poison. Et cependant je suis portée à croire que ce n'en est pas : car il a toujours été reconnu pour un saint religieux. (Elle s'assied, et après avoir rêvé longtemps.) — Mais quoi? si, après que je serai déposée dans le tombeau, j'allais me réveiller avant le temps où Roméo doit venir me délivrer?... O idée pleine d'épouvante! Ne serais-je pas alors suffoquée sous cette voûte, dont la sombre entrée ne reçoit aucun air salutaire? N'y périrais-je pas étouffée avant que mon cher Roméo arrive? — Ou, si je suis vivante, n'est-il pas vraisemblable que l'horrible idée de la mort et de la nuit, jointe à la terreur du lieu, dans ces profondeurs souterraines, où depuis plusieurs siècles sont entassés les ossements de mes ancêtres, où gît Tybalt, tout sanglant et encore tout frais dans son drap funéraire ; où l'on dit que les spectres viennent s'assembler à toute heure de la nuit... *Hélas, hélas!* n'est-il pas probable, que moi, trop tôt éveillée, dans ces lieux infectés, au milieu des gémissements des spectres, qui, dit-on, entendus des mortels, leur font perdre la raison?... Ou si je m'éveille, ne serai-je pas dans le délire? Qui sait si, troublée de toutes ces visions épouvantables, je n'irai pas insulter aux restes de mes ancêtres, arracher Tybalt sanglant de son linceul, et dans mon aveugle démence, m'armant de quelque ossement de mes pères, comme d'une massue, m'en briser la tête. (Regardant un coin de sa chambre.) Oh! que vois-je? Il me semble voir l'ombre de mon cousin cherchant Roméo, qui l'a percé de son épée. — Arrête, Tybalt, arrête. — Roméo, voici le breuvage. Roméo, je bois à toi.

(Après qu'elle a bu la fiole, elle chancelle, et va tomber sur le lit, où elle reste immobile et sans sentiment; les rideaux du lit sont fermés.)

SCÈNE V.

LA NOURRICE, puis CAPULET, LA SIGNORA CAPULET, LE FRÈRE LAURENCE et JULIETTE.

LA NOURRICE, à demi-voix.

Ma maîtresse! allons, chère maîtresse. Juliette! — Elle dort profondément, j'en suis sûre. — Eh bien, mon ange, quoi! Si paresseuse! Allons, mon amour, levez-vous, vous dis-je. (Plus haut.) Madame! ma douce âme : eh bien! votre époux... Quoi! pas le mot. (Elle ouvre les rideaux, et voit Juliette toute habillée.) Comment! toute habillée et déjà prête! (Elle lui soulève la tête) et elle retombe encore! Il faut nécessairement que je vous réveille : madame, madame, Juliette! — Hélas! hélas! (Elle lui découvre le visage.) Du secours! du secours! Ma maîtresse est morte. O malheureux jour, faut-il que je sois jamais née! Quelque eau salutaire! Oh! seigneur, oh! madame. (La signora Capulet accourt à ses cris.)

LA SIGNORA CAPULET.

Quels sont donc ces cris?

CAPULET.

Qu'y a-t-il?

LA NOURRICE, montrant le lit.

Voyez. — O funeste jour!

LA SIGNORA CAPULET.

Oh! Elle est morte!...

CAPULET, entre empressé.

Juliette!

FRÈRE LAURENCE.

Leur douleur m'étreint le cœur. Qui sait si ce n'est pas l'aurore d'une paix prochaine?

CAPULET.

Laurence! Laurence!

FRÈRE LAURENCE.

Séchez vos larmes. Dans ces pertes, si la tendre et faible nature commande nos larmes, la raison plus éclairée sourit aux larmes que verse la nature.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Mantoue, la nuit.

ROMÉO, puis BALTAZAR.

ROMÉO.

Si je puis me fier au sommeil, et voir la vérité dans ses illusions flatteuses, mes songes me présagent de joyeuses nouvelles qui sont sur le point de m'arriver. L'âme qui règne dans mon sein, repose légère sur son trône, et durant tout ce jour, un sentiment nouveau pour moi m'élève au-dessus de la terre, et me remplit d'idées riantes et fortunées. J'ai rêvé que mon épouse est venue en ces lieux, et m'a trouvé sans vie, — étrange songe, qui laisse à un homme mort la faculté de penser! — et que ses baisers ont soufflé la vie sur mes lèvres; que je me suis ranimé et vu assis sur le trône d'un empereur. O ciel! quelle est donc la douceur des jouissances réelles de l'amour, puisque ses vaines images versent tant joie dans le cœur. J'espère et j'ai besoin d'espérer. Baltazar, mon fidèle serviteur, n'est pas encore venu de Vérone. Ah! le voilà enfin.

BALTAZAR.

Mon seigneur et maître.

ROMÉO.

Eh bien, Baltazar? Ne m'apportes-tu pas des lettres du frère Laurence? Comment se porte ma Juliette? Je te fais deux fois cette question, car rien ne peut être mal, si ma Juliette est bien.

BALTAZAR.

Juliette votre épouse est bien, son âme immortelle vit parmi les anges, et son corps repose dans le tombeau des Capulet. Oh! pardonnez, si je vous apporte ces funestes nouvelles; vous ne m'avez laissé à Vérone que pour m'acquitter de ce devoir.

ROMÉO.

En est-il ainsi? — A présent, je te défie, fatale destinée. — (A Baltazar.) Tu connais ma demeure. Va..... apporte-moi de l'encre et du papier, et fais-moi préparer des chevaux : je pars de ces lieux cette nuit.

BALTAZAR.

Excusez-moi, seigneur; mais je n'ose vous laisser seul : vos yeux ternes et farouches semblent annoncer quelque dessein funeste.

ROMÉO.

Va, tu te trompes. Laisse-moi, et fais ce que je t'ordonne. — N'as-tu point de lettre du religieux pour moi?

BALTAZAR.

Non, mon cher maître.

ROMÉO.

N'importe. Pars, et songe à m'amener des chevaux : je te rejoins dans le moment. (Baltazar sort.) Oui, Juliette, je vais reposer avec toi cette nuit : cherchons les moyens. — O idée de destruction! que tu es prompte à entrer dans les pensées de l'homme au désespoir. (Il rêve.) Je me souviens d'un apothicaire, qui demeure ici aux environs; je l'ai remarqué dernièrement, il était couvert de méchants lambeaux. Des yeux caves sous d'épais sourcils : il triait des simples; un visage have et maigre. L'affreuse misère l'avait rongé jusqu'aux os. La boutique ressemblait au maître. En voyant sa profonde misère, je me disais à moi-même : Si un homme avait besoin de poison, quoique la vente en soit punie de mort à Mantoue, voilà un malheureux qui lui en vendrait. Oh! cette pensée était donc un pressentiment du besoin que j'étais près d'en avoir, et il faut que ce misérable m'en vende. — Autant que je m'en souviens, c'est ici sa demeure. — Comme c'est aujourd'hui une fête, la boutique du pauvre hère est fermée. Holà! holà, apothicaire!

SCÈNE II.

LE MÊME, L'APOTHICAIRE.

L'APOTHICAIRE, *paraissant.*

Qui m'appelle de ce ton?

ROMÉO.

Homme, approche. Je vois que tu es pauvre : tiens, voilà quarante ducats : donne-moi un drachme de poison, mais d'un poison violent et prompt, qui se répande dans toutes les veines avec tant d'activité, que l'homme lassé de vivre, qui l'aura pris, tombe mort, et que la vie soit chassée du corps avec la violence de la poudre, qui s'enflamme et se précipite des flancs du bronze homicide.

L'APOTHICAIRE.

J'ai de ces poisons mortels ; mais la loi de Mantoue punit de mort quiconque en débite.

ROMÉO.

Quoi, tu es dénué de tout, en proie à l'indigence, et tu as peur de mourir? La famine dévore tes joues ; le besoin et la souffrance sont peints dans tes yeux hagards ; la pauvreté et le mépris qui la suit sont attachés à toi. Le monde ni les lois ne sont tes amis; le monde n'a point fait de lois pour t'enrichir : brave donc ces lois, sors de ta misère et prends cet or.

L'APOTHICAIRE.

C'est ma pauvreté et non pas ma volonté qui l'accepte. (*Il sort.*)

ROMÉO.

C'est ta pauvreté que je paye et non ta volonté.

L'APOTHICAIRE, *reparaissant.*

Mettez cette drogue dans telle liqueur que vous voudrez ; buvez-la, et eussiez-vous la force de vingt hommes ensemble, elle vous aura bientôt expédié.

ROMÉO.

Tiens, voilà ton or; poison plus funeste pour le cœur des mortels, et qui commet bien plus de meurtres dans ce monde abhorré, que ces chétives compositions que tu n'as pas la liberté de vendre. C'est moi

qui te vends du poison : toi, tu ne m'en as point vendu. — Adieu : achète de quoi te nourrir, et remets de la chair sur ton squelette. (Ils se séparent et sortent.) Viens, breuvage, ami de mon cœur, tu n'es pas un poison pour moi; viens avec moi au tombeau de Juliette, c'est là que tu dois me servir !

SCÈNE III.

Un cimetière. — Le tombeau des Capulet. — Juliette dans son cercueil.

PARIS, SAMSON, qui porte un flambeau et une corbeille de fleurs, puis ROMÉO et BALTAZAR avec une lanterne et un levier.

PARIS.

Page, donne-moi ton flambeau. Éloigne-toi et te tiens à l'écart. — Non, remporte-le, je ne veux pas être vu. Va te coucher là-bas sous ces cyprès et applique ton oreille à la terre ; nul pied ne foulera le cimetière, que tu n'entendes ses pas. Si tu entends quelqu'un approcher, avertis-moi par un coup de sifflet. — Donne-moi ces fleurs. Fais ce que je t'ordonne : va.

SAMSON, s'en allant.

Je suis effrayé de rester seul ici dans ce cimetière ; cependant je vais m'y aventurer. (Il s'éloigne.)

PARIS, jetant des fleurs à la porte du monument.

Tendre rose ! je sème des fleurs sur l'entrée de ton lit. Belle Juliette, qui partages le séjour des anges, accepte ce dernier hommage de ma main. Vivante, je t'honorais ; morte je viens rendre à ta tombe ces tristes et derniers devoirs. (Samson siffle.) Mon page m'avertit que quelqu'un approche ; quel pied sacrilége erre dans ces lieux pendant la nuit ? Vient-on troubler mes tristes fonctions et le culte d'un fidèle amour ? O nuit ! cache-moi un moment dans tes voiles. (Paris se retire et se cache derrière le caveau.)

ROMÉO.

Donne-moi cette bêche et ce lourd levier ; toi, prends cette lettre, et demain dès le jour songe à la remettre à mon père. Donne-moi ton flambeau; éloigne-toi de moi, va-t'en. — Si, poussé par un soupçon cu-

rieux, tu reviens épier ce que j'ai dessein d'exécuter, par le ciel, je te déchirerai en pièces, et je joncherai de tes lambeaux ce cimetière affamé.

BALTAZAR.

Je vais me retirer, seigneur, et je ne vous troublerai point.

ROMÉO.

C'est en m'obéissant que tu me prouveras ton attachement. Vis et sois heureux. (Baltazar sort.) Toi, détestable gouffre, bouche de la mort, qui as englouti ce que la terre avait de plus précieux, c'est ainsi que je force tes barrières pourries à s'ouvrir. Tu dois être assouvie, mais je veux te gorger encore d'une nouvelle proie. (Il frappe et ouvre le monument.)

PARIS.

C'est lui, c'est ce hautain Montaigu, ce banni, qui a tué mon cousin, meurtre dont le chagrin, à ce qu'on croit, a causé la mort de la belle Juliette. Sans doute, il vient ici dans quelque lâche dessein, pour insulter à ces cendres inanimées. Je veux le saisir. — Suspends tes efforts impies, vil Montaigu; peut-on poursuivre la vengeance au delà de la mort? Lâche proscrit, je te saisis et t'arrête : obéis et suis-moi, car il faut que tu meures.

ROMÉO.

Oui, il le faut, et c'est pour mourir que je suis ici. Jeune homme, ne tente point un homme désespéré; fuis de ce lieu et laisse-moi. Vois tous ces morts, et que leur vue t'épouvante. Je t'en conjure, jeune homme, ne charge point ma tête d'un autre crime, en me forçant à la fureur. Oh! va-t'en. Par le ciel, je t'aime plus que moi-même, car je viens en ce lieu armé contre mes jours. Ne m'arrête plus, va-t'en et dis que la pitié d'un furieux t'a commandé de fuir.

PARIS.

Je brave ta pitié et je te saisis au corps comme un coupable, qu'un dessein criminel a conduit en ce lieu.

ROMÉO.

Tu veux donc me provoquer? Eh bien! songe à te défendre, jeune homme. (Ils se battent; Paris tombe près du tombeau.)

LE PAGE.

O ciel! ils se battent: je cours avertir les gardes de la ville.

PARIS.

Oh! je suis mort! S'il te reste quelque pitié, ouvre la tombe, et me couche à côté de Juliette.

ROMÉO.

D'honneur, je le ferai. (Il retourne le corps avec le pied.) Laisse-moi parcourir tes traits. (A Paris.) Donne-moi ta main, toi, dont le nom était écrit avec le mien dans le livre du malheur: je veux t'ensevelir dans un tombeau glorieux. Que dis-je, un tombeau! non, c'est un paradis, jeune infortuné, car Juliette y repose. O amante adorée, ô mon épouse! l'affreuse mort qui a sucé l'ambroisie de ton haleine, n'a point eu le pouvoir de détruire tes charmes: tu n'es pas encore conquise; le coloris de la rose est sur tes joues, et un vif incarnat anime encore tes lèvres. Dis, Juliette, pourquoi es-tu si belle encore? — Ici, je veux établir mon éternel repos, et secouer enfin le joug des étoiles ennemies, en me séparant de ce corps lassé du monde et de la vie. — (Au poison.) Viens, ô toi! guide sinistre et factieux pilote du désespoir, briser sur les écueils ma barque fatiguée d'errer. — Poison, voici l'heure pour laquelle je t'avais réservé. (Il tire de sa poche un vase dans lequel est le poison.) Voici pour boire à toi, ma bien-aimée. (Il boit le poison.) O mes yeux! jouissez de votre dernier regard; mes bras, pressez-la pour la dernière fois contre mon cœur; et vous, mes lèvres, imprimez sur sa bouche un chaste baiser. (Il se penche pour l'embrasser.) Arrêtons : elle respire, elle s'agite!

JULIETTE, avec une voix lugubre.

Où suis-je? Défendez-moi.

ROMÉO, avec transport.

Elle vit, elle respire, elle parle, et nous pourrons être heureux encore. O destin propice! tu me payes dans ce seul moment tous les maux que j'ai soufferts. — Lève-toi, ma Juliette, quitte ce séjour de ténèbres et d'horreur; tombe dans les bras de ton cher Roméo, viens respirer la vie sur ses lèvres, et renais à la lumière et à son amour. (Il lui prend la main.)

JULIETTE, regardant autour d'elle d'un air égaré.

Bénissez-moi, grand Dieu! Quel froid je sens! Qui est là?

ROMÉO.

Ton époux; c'est ton Roméo, Juliette, qui passe du désespoir à une joie ineffable. Sors de ce tombeau, fuyons ensemble. (Il l'enlève et l'ôte de sa bière).

JULIETTE, résistant.

Pourquoi me fait-on violence? Je n'y consentirai jamais... Mes forces peuvent m'abandonner, mais ma volonté est immuable... Je ne veux point épouser Paris... Roméo est mon époux.

ROMÉO.

Ses sens sont encore égarés : Dieu du ciel, rends-lui en l'usage! — Roméo est ton époux : je suis Roméo; et toutes les puissances réunies de la terre et des hommes ne pourront jamais rompre nos nœuds ni t'arracher de mon cœur.

JULIETTE.

Je reconnais cette voix : sa douceur m'enchante et rassure mon âme effrayée. — A présent je me rappelle chaque circonstance. Oh! mon amant! Oh! mon époux! (Elle s'avance pour l'embrasser. Dans ce moment le poison agit sur Roméo, qui lutte en vain contre lui). Pourquoi m'évites-tu, Roméo? Laisse-moi toucher ta main et respirer le parfum de tes lèvres. — Tu me glaces de terreur : parle. Oh! fais-moi entendre une autre voix que la mienne sous ces voûtes effrayantes, ou je vais retomber.. Mes genoux chancellent, soutiens ta Juliette.

ROMÉO, chancelant.

Hélas! je ne le puis : je n'ai plus de forces; moi-même j'aurais besoin de ton faible appui. Cruel poison!...

JULIETTE.

Du poison! Que dit mon époux? Ta voix tremblante, tes lèvres décolorées, tes yeux éteints, la mort sur ton visage...

ROMÉO.

Il est trop vrai; je lutte sans espoir contre elle. Les transports que j'ai éprouvés lorsque j'ai entendu ta voix, que j'ai vu tes yeux s'ouvrir, ont suspendu pour

un moment sa course impétueuse, et toutes mes pensées étaient mon bonheur et toi; mais, à présent, le poison coule dans mes veines. Je n'ai pas le temps de te raconter..... Mon destin m'a conduit dans ce lieu... pour te dire le triste et dernier adieu de mon amour, et mourir avec toi.

JULIETTE.

Mourir! Ah! ciel! Laurence m'a-t-il trompée?

ROMÉO.

Je ne comprends point ce discours. Je t'ai crue morte : désespéré, j'ai bu ce poison. O fatale précipitation! J'ai ouvert ta bière, j'ai pressé tes lèvres, et je goûtais le bonheur de mourir dans tes bras..... Mais dans cet instant... Oh!....

JULIETTE.

Et c'était pour te voir ainsi, que je me suis réveillée!

ROMÉO.

Toutes mes facultés sont anéanties. La mort et *l'amour* se disputent le souffle qui me reste... Tous deux me tourmentent et me déchirent, mais la mort est la plus forte : il faut te quitter, Juliette. Barbare, impitoyable sort!...... A la porte des cieux.....

JULIETTE.

Tu es dans le délire : repose-toi sur mon sein.

ROMÉO.

Les pères ont des entrailles de pierre : ni les prières, ni les larmes ne peuvent les attendrir : la nature parle en vain, les enfants sont dévoués au malheur.

JULIETTE, pleurant.

Oh! mon cœur se brise.

ROMÉO, dans le délire.

Elle est ma femme, nos cœurs sont joints pour jamais l'un à l'autre. Capulet, épargne ta fille; Paris, arrête, ne tente point de les désunir. Ah!.... tu les brises, tu les déchires sans les séparer. Oh! Juliette, Juliette! (Il tombe sur la terre, et après des convulsions il expire).

JULIETTE.

Roméo, Roméo! Il ne respire plus. Oh! que ne puis-je boire le poison sur tes lèvres. Ah! voilà la fiole. Cruel, tu n'en as pas laissé une goutte pour me venir en aide! (Elle tire un poignard.) Ah! ceci. Viens, mon fidèle

ami. (On entend sonner minuit.) Voilà l'heure qui m'appelle à toi, Roméo. Vois comme je me souviens de toi. (Elle se frappe et tombe auprès de Roméo.)

SCÈNE DERNIÈRE.

FRÈRE LAURENCE, CAPULET, MONTAIGU et leur suite.

FRÈRE LAURENCE.

Par ici! venez! et fasse le ciel que nous arrivions encore à temps.

CAPULET.

O ma Juliette, je te pardonne!

MONTAIGU.

Roméo! Roméo! (Ils entrent et les voient expirants.)

FRÈRE LAURENCE.

Ah! il est trop tard.

CAPULET et MONTAIGU.

Qu'y a-t-il?

FRÈRE LAURENCE.

Montaigu, Capulet, regardez! voilà le châtiment dont le ciel vous frappe en punition de vos injustes colères, de vos exécrables vengeances.

(Tableau.)

FIN

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Rabagas	2	»
Un Entr'acte de Rabagas	1	»
Les Griffes du Diable	»	50
La Timbale d'argent	2	»
L'Hirondelle	1	»
La Tribune mécanique	1	»
Djamileh	1	»
Tyrannies du Colonel	2	»
Le Presbytère	1	50
Marcel	1	50
La Princesse Jaune	1	»
L'Invalide	1	»
Tue-la!	1	»
Ne la tue pas!	1	»
Les Vieilles Filles	2	»
La Dame d'en face	1	50
Le Réveillon	2	»
La Crémaillère	1	50
Papignol candidat	2	»
Une Heure en gare	1	50
A Chacun son bien	1	»
Pierre Maubert	1	»
Patrie, in-4°	1	»
Le Tour du Cadran	2	»
La Salamandre	2	»
L'Ami des Bêtes	1	»
Remords de Pinchinat	1	»
Les Marionnettes de Justin	1	50
La Centenaire	2	»
La Gueule du Loup	2	»
E. H.	1	50
Hélène	1	»
Les Trois Amants	2	»
Le Fantôme rose	1	50
Les 2 Reines de France	2	»
Les Sonnettes	1	50
La Clé de ma caisse	1	»
La Revue n'est pas au Coin du Quai	1	50
Mon Mari me l'a permis	1	50
Madame Turlupin	1	»
La Vie brûlée	1	»
Gilbert	2	»
Ennemis de la Maison	2	»
La Cocotte aux œufs d'or	»	50
Un M. en habit noir	1	50
Coupe du Roi de Thulé	1	»
La Barbe d'un Marié	1	»
La Femme de Claude	1	»
Pintus	2	»
Le Chien des Cuirassiers	1	»
La Mariée de la rue Saint-Denis	»	50
Campaspe	1	»
L'Acrobate	1	50
Ma Cousine	1	50
La Guzla de l'émir	1	»
Le Roi Candaule	1	50
Le Roi l'a dit	2	»
La Reine Cotillon	»	50
Monsieur mon fils	»	50
Les Croqueuses de pommes	»	50
La Veuve du Malabar	2	»
Le Grelot	1	50
Le Trône d'Écosse	2	»
L'Absent	1	50
Tabarin ou les Parades du Pont-Neuf	2	»
Le Sacrilége	»	50
Un Monsieur qui attend des Témoins	1	50
Panazol	1	50
Dianah	1	50
Le Vertige	1	50
Ma Collection	1	»
Mme Augot et ses demoiselles	1	»
L'Été de la Saint-Martin	1	50
Chez l'Avocat	1	50
Nos Enfants	»	50
La famille des Gueux	»	50
Le Baptême du petit Oscar	2	»
A cache-cache	1	»
Toto chez Tata	1	50
Potage à la bisque	1	»
Les Papillons jaunes	1	»
Incendies de Massoulard	1	50
La Sœur de Cacolet	1	»
La Charmeuse	»	50
Le Comte de Saulles	»	50
Cendrillon	2	»
Le Farfadet	1	50
La Chambre bleue	1	50
Jeanne d'Arc	2	»
Une heure d'oubli	1	»
La Quenouille de verre	2	»
Les trois Souhaits	1	»
Le Docteur Bourguibus	1	50
Les Nièces de Flambardin	1	»
Le Chef de division	2	»
Libres !	2	»
Jean de Thommeray	2	»
Monsieur Victor	1	»
Une Dent sous Louis XV	1	»
La Leçon de duel	1	»
On demande des Culottières	1	50
La petite Marquise	2	»
Camille et Cie	»	50
Orphée aux Enfers	1	»
Les suites d'un premier lit	»	50
Epernay 20 minutes d'arrêt	»	50
Un Garçon de chez Véry	»	50
Les Blancs et les Bleus	»	50
La Jeunesse de Louis XIV	2	»
Monsieur Alphonse	1	»
Le Sphinx	1	»
Le Cadeau du beau-père	1	50
Le Homard	1	50
Le Bouton perdu	1	»
Le Mouton enragé	1	»
Le Joueur	»	60
Sous un Bec de gaz	»	50
Les Bibelots du Diable	»	50
La Veuve au Camélia	»	50
La Mi-Carême	1	50
Le Légataire universel	»	60
Les Parisiennes	2	»
Le Cousin Pons	2	»
Dieu merci le couvert est mis	1	50
Le Distrait	»	60
Les Folies amoureuses	»	60
L'Ami des femmes	2	»
Gille et Gillotin	1	50
Le Retour imprévu	»	60
100 000 fr. et ma fille	»	50
Le Lait d'Ânesse	»	50
Gentil-Bernard	»	50
La Belle Paule	1	50
La Périchole	2	»
Une Femme qui mord	1	50
La Dame au Passe-Partout	1	50
Le Chevalier Baptiste	1	50
La Dragonne	1	50
Les Deux Veuves	1	50
L'Esclave	1	»
Le Pied de Mouton	»	50
Le Punch Grassot	»	50
La Chute	2	»
Le Théâtre moral	1	»
Les Écoliers d'amour	1	50
La Joie de la maison	2	»
Le Médaillon de Colombine	1	50
L'Officier de fortune	2	»
Le Vignoble de Mme Pichois	2	»
L'Ingénue	1	50
Gilberte	2	»
Le Demi-Monde	2	»
Tragaldabas	1	»
Entre Deux Trains	1	»
Les Parias	1	»
Mireille	1	»
Le Mariage aux Lanternes	1	50
Berthe d'Estrées	2	»
La Perle du Brésil	1	»
Un Service à Blanchard	1	50
Les Huguenots à Amboise	»	50
Une Fille d'Ève	1	50
Deux Femmes	1	»
La Mort de Nostradamus	1	»
La Chasse aux corbeaux	2	»
Les Chapeaux	1	50
Manon Lescaut	2	»
La Douairière de Brionne	1	50
Un Beau Dévouement	1	50
Une Chance de coquin	1	60
La Veuve	2	»
Madame l'Archiduc	2	»
Prés St-Gervais, opérette	2	»
La Boule	2	»
La Haine	2	»
L'Oncle Sam	2	»
Andréa	2	»
Les Merveilleuses	2	»
Le Magot	2	»
Un Drame sous Philippe II	2	»
Diviser pour régner	1	50
Mademoiselle Duparc	2	»
Tabarin	1	50
Auguste Manette	»	50
La Mère Gigogne	»	50
Le Troisième Larron	1	50
Monsieur Margerie	1	50
Geneviève de Brabant, op.-féerie	1	»
Carmen	1	»

BOULOGNE (SEINE). — IMP. JULES BOYER.


3 2044 020 428 959



